

AXE & ALLIÉS

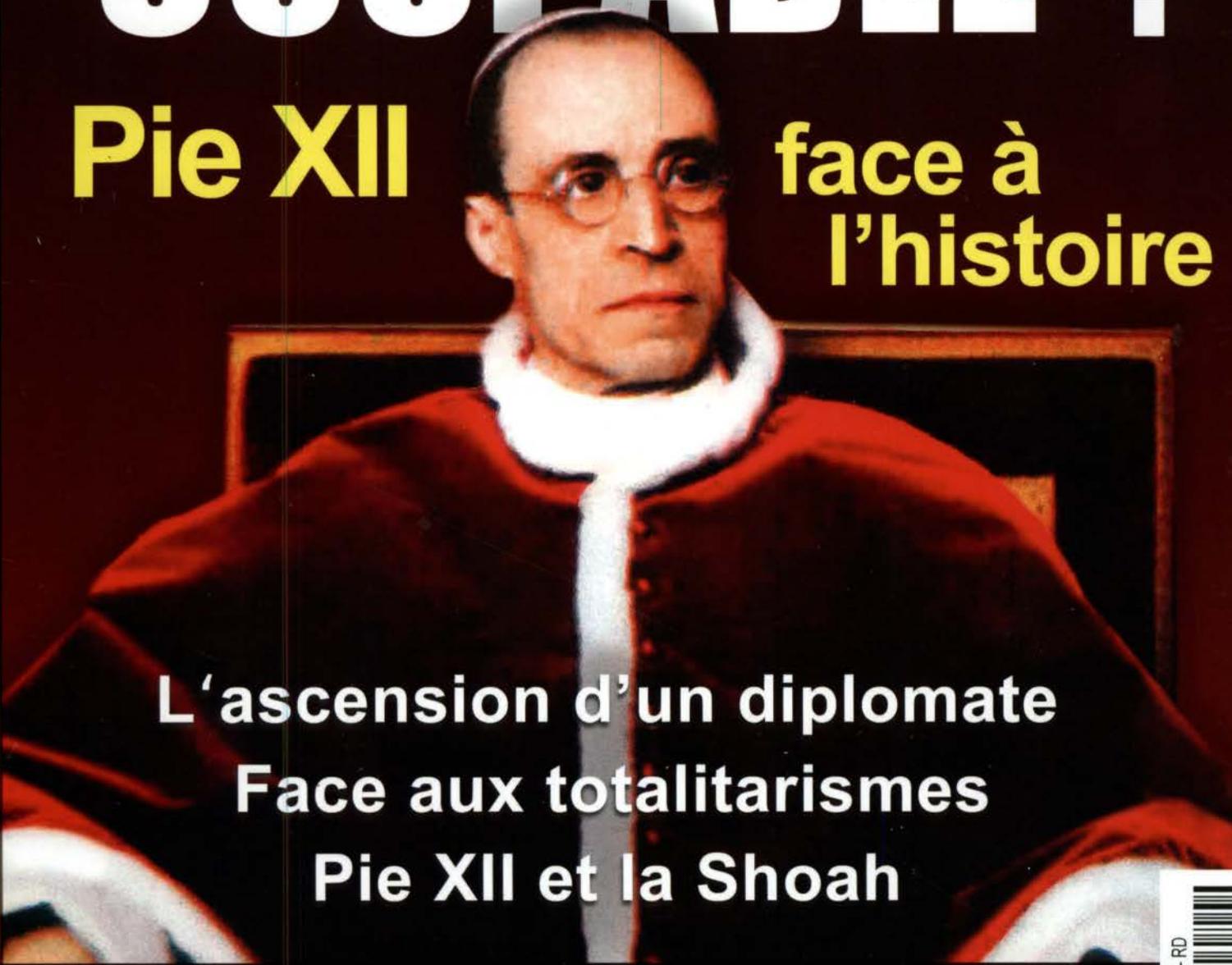
1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE

COUPABLE ?

Pie XII

face à l'histoire



L'ascension d'un diplomate
Face aux totalitarismes
Pie XII et la Shoah

- UNITÉ** ▶ 6 juin 1944 : les paras US sautent sur la Normandie
- ÉCONOMIE** ▶ Budapest 1945, le « Stalingrad des Waffen-SS »
- UNITÉ** ▶ Les combattants français en Slovaquie, 2^e partie

L 15356 - 20 - F : 5,95 € - RD



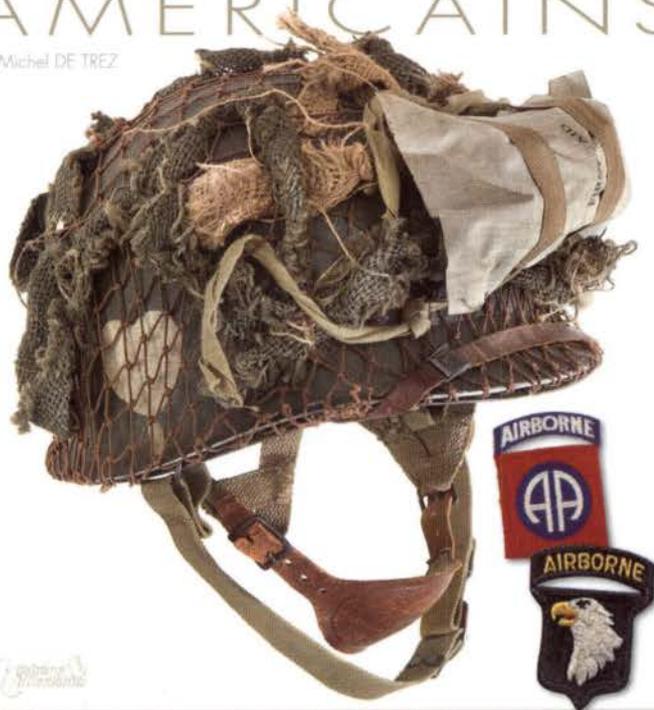
NOUVEAUTÉ

Les CASQUES de PARACHUTISTES AMÉRICAINS

Michel De Trez - auteur passionné bien connu de tous les amateurs de l'histoire des troupes aéroportées américaines - a accepté d'ouvrir les vitrines et les réserves du Centre Historique des Parachutistes du Jour-J, pour nous présenter cette bible du casque parachutiste américain. Cet ouvrage, première étude sur les différents marquages de casque, est unique en son genre par la qualité de la collection présentée et par les images inédites dénichées dans les tiroirs des vétérans, apportant l'iconographie nécessaire pour l'illustrer. Sans aucun doute, il réservera aux lecteurs les plus initiés quelques surprises cachées et ravira les amateurs désireux de satisfaire leurs connaissances ■

LES CASQUES de PARACHUTISTES AMÉRICAINS

Michel DE TREZ



★ AVAILABLE IN ENGLISH ★

**PRÈS DE 400 PHOTOS D'ÉPOQUE
UNE COLLECTION DE 150 CASQUES**



★ **272 PAGES** ★ **44,95 €** ★

SORTIE AVRIL

WWW.HISTOIREETCOLLECTIONS.COM

DIRECTEUR DE PUBLICATION ET
DE LA RÉDACTION :
Théophile Monnier

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT :
Boris Laurent
laurent@axeetallies.com

RÉDACTRICE GRAPHISTE :
Shan Deraze

AXE ET ALLIÉS est une
publication des
Éditions du Paladin,
SARL au capital de 20 000 €.

ABONNEMENTS, RÉDACTION,
PUBLICITÉ :
395 rue Paradis,
13 008 Marseille
www.axeetallies.com
contact@axeetallies.com

PRINCIPAUX ACTIONNAIRES :
Théophile Monnier,
Histoire & Collections,
François Vauvillier

VENTE EN KIOSQUE : MLP

DIFFUSION POUR LA BELGIQUE :
Tondeur Diffusion,
9 avenue Van Kalken
B-1070 Bruxelles
Tél. : 02 55502 21

IMPRESSION : ISTRÀ
2 AVENUE DE LA 2^e DIVISION BLUNDEE
B.P. 142
67303 SCHILTIGHEIM CEDEX

N° ISSN : 1955-8589
COMMISSION PARITAIRE :
0312K88794

© éditions du Paladin 2006

Printed in France
Imprimé en France
Reproduction interdite
sans accord écrit préalable

Édition
du paladin



Chers lecteurs,

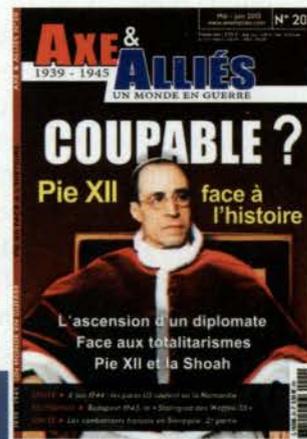
A la surprise générale, le pape Benoît XVI a signé en décembre dernier le décret ouvrant la voie à la béatification de Pie XII. Une autre personnalité n'aurait pas créé tant de remous, tant de critiques et de vives réactions. Car Eugenio Pacelli, devenu Pie XII, reste dans tous les esprits comme le « pape de la Seconde Guerre mondiale ».

La polémique ne date pas d'aujourd'hui. En 1965, Paul VI avait ouvert le procès en béatification de Jean XXIII et de Pie XII malgré les critiques à l'encontre du rôle de ce dernier dans le déroulement de la Shoah. La situation s'était durcie en 1963 lorsqu'avait été présentée la pièce de théâtre de Rolf Hochhuth *Le Vicaire*, qui accusait le souverain pontife d'être resté silencieux. Cette pièce pour le moins provocante avait alors eu le mérite de pousser Paul VI à ouvrir les archives de la Secrétaire d'État à des historiens.

Les recherches effectuées depuis nous offrent l'image d'une personnalité complexe dans une période qui ne l'est pas moins. Qui est Eugenio Pacelli, nonce en Allemagne puis secrétaire de Pie XI ? Il est en réalité l'homme du concordat avec l'Allemagne hitlérienne (1933) et celui de l'encyclique antinazie *Mit brennender Sorge* (mars 1937). Malgré ces prises de position contre le nazisme, le silence de Pie XII sur le sort tragique des juifs et autres minorités reste mal compris. Rappelons que pendant la guerre, aucun chef d'Etat allié n'est publiquement intervenu sur les massacres qui se déroulaient en Europe de l'Est. Une intervention de l'Eglise aurait-elle pu alerter l'opinion mondiale, et avec quel effet ? Quelles étaient les limites d'intervention du Pape, puissance morale incontestable mais lié par des contingences matérielles dont il ne pouvait faire abstraction, la première étant d'être installé en plein cœur d'un Etat fasciste allié de l'Allemagne ? Voici les questions auxquelles nous nous efforçons de répondre dans ce numéro.

Bonne lecture !

Boris Laurent



N°20

Les articles

- 12 Unité
Les paras US sautent sur la Normandie
- 22 Bataille
Le siège de Budapest : un second Stalingrad

DOSSIER DU MOIS

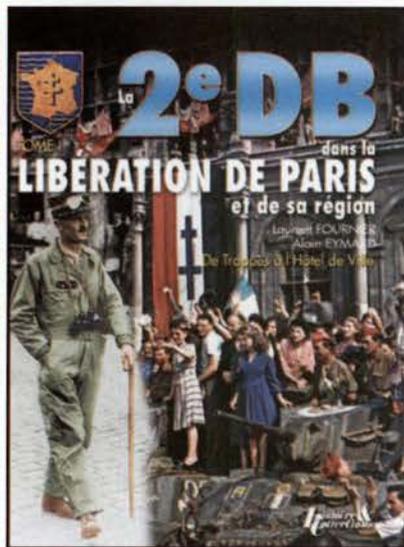
- 30 Pie XII face à l'histoire
- 32 Nonce apostolique auprès du Reich
- 40 Vers la charge suprême
- 48 Pie XII et la Shoah

- 52 Unité
La brigade Stefanik : les combattants français
en Slovaquie (2^e partie)

Les rubriques

- 4 Actualités
- 6 Fiches lecture
- 10 Les inventions de la guerre
- 64 Abonnements
et bon de commande

La 2^e DB dans la libération de Paris, tome 1



Voici sans aucun doute le livre événement de ce début d'année. Fruit d'un travail de près de trente ans sur les archives des anciens de l'unité, *La 2^e DB* est un ouvrage exceptionnel, qui présente une iconographie riche et presque entièrement inédite.

Avec une extrême minutie, les deux auteurs retracent l'itinéraire précis des hommes de Leclerc pendant les journées héroïques du 19 au 24 août, du début de l'insurrection parisienne aux combats dans Paris et sa banlieue pour

atteindre l'Hôtel de ville. L'ouvrage présente une abondance de cartes et schémas qui permettent de suivre heure par heure la progression des « Leclerc ». Chaque engagement contre des points de résistance allemands est analysé en détail, comme la neutralisation du 88 de la Croix-de-Berny (à Antony) qui bloquait le 501^e RCC, avec de nombreuses photos et cartes de situation.

Les légendes sont extraordinairement détaillées et les Parisiens — tout comme les amateurs de modélisme — se régaleront de l'abondance de détails sur des lieux connus. En expliquant clairement la position de tous les chars et points fortifiés allemands positionnés dans la capitale, les auteurs mettent également à bas quelques légendes et permettent de bien comprendre le déroulement des combats.

Seul défaut, mais qui pourra gêner certains lecteurs, le texte du livre est imprimé en caractères minuscules — volume de texte oblige — ce qui rend la lecture assez désagréable. Pour le reste, ce beau livre peut réellement être considéré comme l'ouvrage de référence sur le sujet. *La 2^e DB* comprend comme il se doit des organigrammes très détaillés de l'unité et de nombreux profils couleurs. Une excellente idée de cadeau pour tous les Parisiens passionnés par la Libération de leur ville et tous les inconditionnels de la 2^e DB !

Le tome 2 doit paraître incessamment et traitera des combats de l'hôtel Majestic et du Bourget. ■



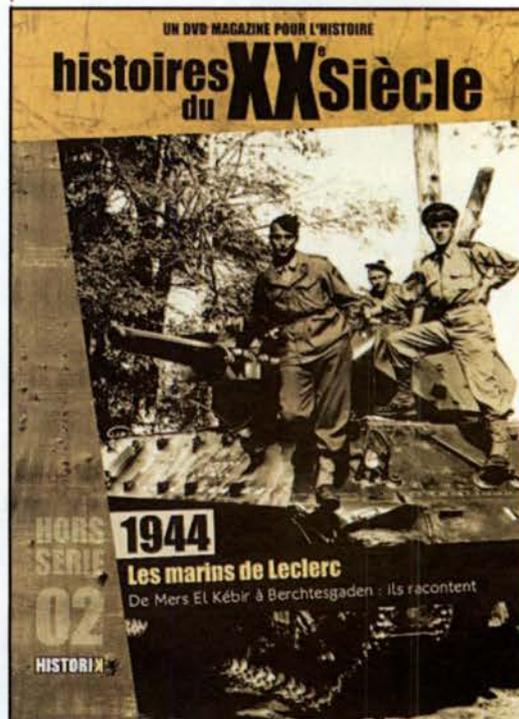
La 2^e DB dans la libération de Paris et sa région, tome 1 : de Trappes à l'Hôtel de ville, par Laurent Fournier et Alain Eymard, Histoire & Collections, 210 pages, 39,95 €.

Histoire du XX^e siècle : les marins de Leclerc

Historik, jeune maison d'édition, propose un produit original, un « DVD magazine » comportant plusieurs documentaires vidéo. Le n° 2 est paru en début d'année et traite du Régiment blindés de fusiliers marins, l'unité de Tank Destroyer de la 2^e DB. Le DVD comprend un documentaire sur des anciens de l'unité et un film d'archives américain consacré au TD M10. Le troisième sujet est le plus intéressant, il est consacré au *Sirocco*, char aux neuf victoires et dernier M10 encore en état, appartenant au musée des blindés de Saumur. Il est ici filmé en situation et en marche, piloté par un équipage en uniforme d'époque. Spectaculaire, ce petit film ne dure malheureusement que 10 mn, sans aucun commentaire, ce qui laisse sérieusement sur sa faim.

Le DVD n° 1, paru l'année dernière, était quant à lui consacré à la bataille de Dompierre, en Lorraine (12-13 septembre 1944), avec des témoignages des combattants et un film d'archive inédit. ■

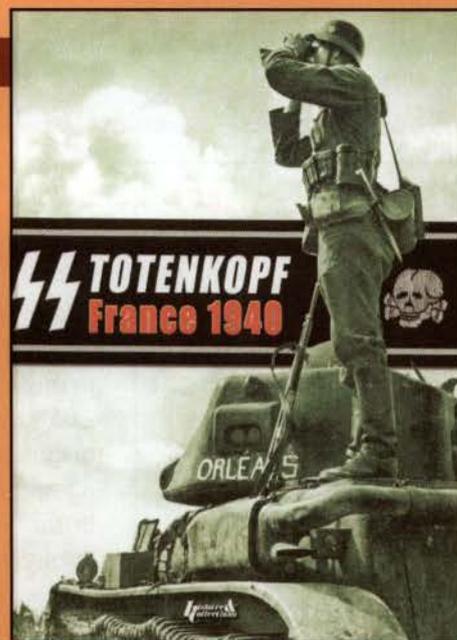
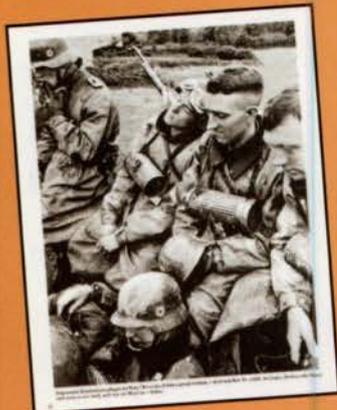
DVD Historik, en vente sur le site www.historik.fr, 15 €



SS Totenkopf : France 1940

Publié en 1942 par les services de propagande de Himmler sous le titre *Damals* (« en ce temps-là »), cet album visait à valoriser l'image de la division Totenkopf en montrant ses faits d'armes pendant la campagne de France. Composée d'anciens gardiens de camps de concentration, cette unité n'inspirait qu'une méfiance bien légitime, non seulement dans la Wehrmacht et la population allemande, mais même au sein de la Waffen-SS. L'éditeur *Histoire & collection* nous propose ici un fac-similé de cet album photo, enrichi d'une présentation de l'unité et de son chef, le sinistre Theodor Eicke. ■

Ouvrage bilingue anglais-français. 144 pages, 39,95 €



Les sous-marins de la Seconde Guerre mondiale



Les sous-marins ont joué un rôle essentiel au cours de la Seconde Guerre mondiale. D'un côté, les U-Boote allemands ont été engagés dans la bataille de l'Atlantique du premier au dernier jour de la guerre, sans réussir à interrompre les communications maritimes entre la Grande-Bretagne et l'Amérique du Nord. De l'autre côté, les sous-marins américains ont progressivement coupé le Japon de ses sources d'approvisionnement, notamment en pétrole, et ont ainsi joué un rôle décisif dans la victoire finale. Dans ce livre en images, l'auteur présente un panorama des principaux types de sous-marins des deux camps avec pour chaque bâtiment le rappel de ses caractéristiques et de ses principaux faits d'armes. Une nouvelle façon de lire l'histoire de la Seconde Guerre mondiale sous les mers. ■

Les sous-marins de la Seconde Guerre mondiale, Jean Moulin, Marines Éditions, 20 €

Silent Hunter 5

La série de jeu vidéo *Silent Hunter* est la référence absolue en matière de simulation de sous-marin, cette 5^e version était donc très attendue par les amateurs. Le joueur doit diriger un U-Boot et son équipage dans une série de missions dans l'Atlantique de 1939 à 1943, avec un système de campagne dynamique qui laisse une grande liberté de choix. La gestion du sous-marin, de l'équipage et des éventuels dégâts se fait via une interface très agréable, sachant que différents modes de difficulté permettent soit de gérer manuellement la détection des navires ennemis et les solutions de tirs pour les torpilles, soit de se reposer sur l'ordinateur pour les tâches les plus techniques.

Le graphisme est époustoufflant : on retrouve l'ambiance du film *Das Boot*, les yeux rivés sur le périscope à la recherche de proies... et de prédateurs mortels ! Un jeu très prenant avec une excellente base historique. ■

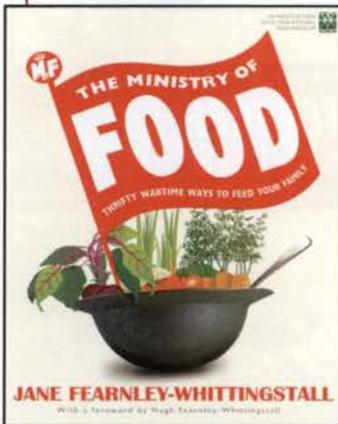
Silent Hunter 5 : battle of the Atlantic.

Jeu en français édité par Ubisoft.

Nécessite un PC récent et doté d'une bonne carte graphique + une connexion Internet.



The Ministry of Food

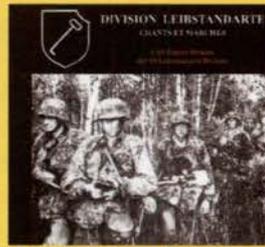


Imperial War Museum
de Londres, jusqu'au
3 janvier 2011

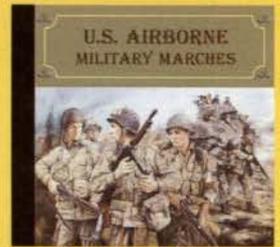
Le magnifique musée londonien accueille jusqu'à la fin de l'année 2010 une exposition originale, consacrée à l'alimentation des Britanniques pendant la guerre. Sous le titre « *Feeding Britain*

in wartime » (nourrir l'Angleterre en temps de guerre), l'exposition présente la façon dont les autorités et la population ont dû s'adapter pour faire face au blocus et à un rationnement sévère. Originalité de l'expo, elle s'accompagne de nombreux événements culinaires, certains grands chefs londoniens venant ainsi préparer devant le public des recettes à partir d'aliments consommés par les Britanniques pendant le conflit. Le « Café », restaurant du musée, sert également divers plats concoctés avec des aliments de l'époque... La réputation de la cuisine anglaise étant ce qu'elle est, on peut s'attendre au pire, mais que cela ne vous empêche pas de découvrir cette exposition et par là-même ce remarquable musée lors d'un séjour à Londres ! ■

MILITARY MUSIC COLLECTORS



CD Division Leibstandarte
Réf: DL-037
26 titres (versions originales)
€ 20 + € 4 frais de port

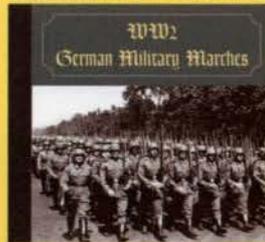


CD U.S. Airborne
Réf: USP-1942
28 titres (versions originales)
€ 20 + € 4 frais de port

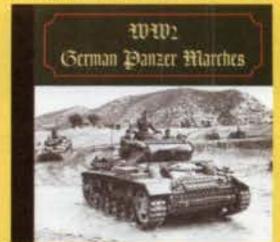
OFFRE PROMO
€ 70 les 4 CDs + € 7 frais de port

Envoyer votre règlement à l'ordre de :
VMS Diffusion - 23 rue des Religieuses - 82200 Moissac - France
Tél : 05 63 04 43 47 - Fax : 05 63 04 44 04

Paiement France : Chèque/Mandat/ Carte Bancaire (Visa-Mastercard + date exp + 3 digits)
Paiement International : Mandat Intl/ Carte Bancaire (Visa-Mastercard + date exp + 3 digits)



CD German Military Marches
Réf: WW2-3945-1
28 titres (versions originales)
€ 20 + € 4 frais de port



CD German Panzer
Réf: WW2-3945-28
16 titres (versions originales)
€ 20 + € 4 frais de port

Citoyens en Résistance : destins croisés de Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet

Du 1^{er} avril au
19 septembre 2010



Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, récemment disparus, seront réunis à l'occasion de l'exposition *Citoyens en résistance*, conçue pour évoquer leurs destins croisés, unis par l'évidence d'une fraternité réciproque. Chercheurs, historiens, penseurs, intellectuels... Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet ont traversé le XX^e s. et vécu, ou subi, les événements tragiques qui fondent l'existence même du Centre d'Histoire de Lyon. Historiens, ils vont transformer en France la manière d'aborder l'étude de la Grèce antique, tout en portant un regard actif sur l'actualité. Leurs combats et leur vécu sous l'Occupation ainsi que la force de leur engagement dans les grands débats contemporains (guerre d'Algérie, dictature des colonels en Grèce, question des sans-papiers, conflit israélo-palestinien, défense des droits de l'Homme, contre le révisionnisme et le négationnisme...) constitueront le cœur de l'exposition. ■

CHRD, 14 avenue Berthelot,
69007 Lyon. 04 78 72 23 11

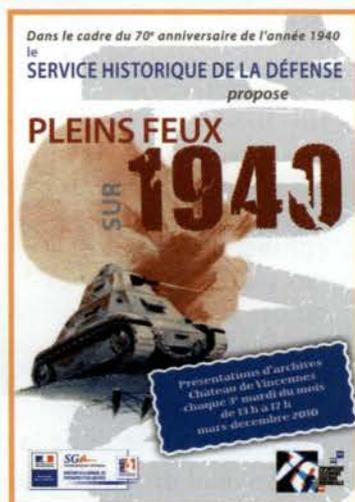
Pleins feux sur 1940

Dans le cadre du 70^e anniversaire de l'année 1940, chaque troisième mardi du mois au château de Vincennes, archivistes et historiens du Service historique de la Défense vous proposent un éclairage inédit sur l'année 1940, à travers une sélection de documents d'archives rares et inattendus.

Les 16 mars et 20 avril, de 13h à 17h :
40 documents emblématiques de l'année 40.

Les 18 mai, 15 juin et 20 juillet, de 13h à 17h :
parcours et profils individuels des combattants, de la campagne de France aux premiers résistants. ■

*Services historiques de la Défense,
Château de Vincennes, avenue de Paris
94306 Vincennes cedex - Tél : 01 41 93 23 99*



Guerre mondiale, guerre totale : comprendre la guerre

Ouverture en mai 2010

Le Mémorial de Caen ouvre sept nouveaux espaces pour sept nouveaux chapitres : des regards nouveaux sur le tournant de l'année 1941 et la mondialisation du conflit, la Shoah, la guerre totale, l'intimité des soldats, la vie au front et à l'arrière, les libérations en Europe et le bilan de la guerre, les grands procès, interrogations sur les rapports entre l'histoire et la mémoire des conflits...

Découvrez dans ces nouveaux espaces de nombreuses images et 33 films d'archives inédits, des documents et objets exceptionnels comme la valise d'Hitler, des textes pour tous les niveaux de compréhension, une muséographie rigoureuse et très pédagogique. ■

*Mémorial de Caen,
esplanade du G^{ral} Eisenhower,
14050 Caen Cedex 4. 02 31 06 06 45
www.memorial-caen.fr*

LES PETITES ANNONCES D'AXE & ALLIES

Le blog du 3^e RCA

« Nous vous informons de la création d'un blog entièrement dédié au 3^e régiment de chasseurs d'Afrique, à l'adresse suivante :

<http://3eregimentchasseursafrique.blogspot.com>... Nous vous invitons à venir nous rendre visite ! » David BRUNEAUX

Concours figurines 1/6

Les passionnés de l'échelle 1/6 et des figurines « 12 pouces » sont invités à participer au « Challenge 2010 », un concours de figurines organisé par la boutique One Sixth et le forum « Action Figurine ». Pour concourir, toutes les informations sont disponibles à l'adresse Internet : <http://pagesperso-orange.fr/figurine>

Précision

Daniel Laurent, auteur de l'article en deux parties sur la brigade Stefanik, nous prie de préciser qu'il n'est que membre du comité de rédaction du magazine en ligne Histomag'44, et non rédacteur en chef de ce titre comme indiqué par erreur dans Axe n° 19. Histomag'44 est ainsi publié par un groupement de passionnés bénévoles travaillant en équipe. Vous pouvez retrouver ce magazine remarquable à l'adresse suivante : www.39-45.org/histomag
<http://www.39-45.org/histomag>

VOTRE PETITE ANNONCE DANS AXE & ALLIES

Offre réservée aux particuliers

Choisissez votre rubrique et le thème de votre annonce :

- Vente Achat Echange Recherche
- Documentation, Livres, Magazines
- Maquettes, Figurines, Jeux
- Généalogie, Recherche familiale ou de camarades d'unités
- Contact, Club, Commémorations, Événements
- Uniformes, Equipement, Véhicules
- Médailles, Philatélie, Cartes postales, Souvenirs divers...

Envoyez votre annonce avant le premier du mois de parution accompagné de votre règlement à :
AXE & ALLIÉS, 395 rue Paradis, 13008 Marseille.
contact@axeetallies.com

**10 € la petite annonce
15 € avec insertion d'une photo**

Nos petites annonces sont ouvertes aux professionnels, sous forme de modules encadrés. Annoncez vos salons, promotions ou offres spéciales à un tarif imbattable ! Pour tous renseignements, contactez Hélène Bourgeat :
Tél. : 04 91 71 86 89 Mail : bourgeat@axeetallies.com

Avec le spectacle « Chemin de la liberté », le chanteur et poète Jean Goujon propose une approche inédite de la Seconde Guerre, basée sur le texte et l'émotion.

En août 2007, à Saint-Mère-Eglise, 12 000 spectateurs assistent avec émotion à une vaste évocation de la Seconde Guerre mondiale. Sur scène, des musiciens, des enfants, des jeunes gens en uniforme reproduisant les grandes heures de la bataille de Normandie et, surtout, les poèmes chantés de Jean Goujon, organisateur de ce projet scénique ambitieux... Des airs de cornemuse dépeignent l'arrivée des troupes anglaise et canadiennes, des roulements de tambours évoquent les morts sur les plages d'Omaha et d'Utah, des levées de drapeaux et de cris de joie parlent de Paris libéré, des larmes coulent aussi, quand vient le souvenir des souffrances et des sacrifices des Résistants ou des martyrs de l'Occupation... Jean Goujon chante la Seconde Guerre mondiale sur des textes de sa composition, proposant une scénographie touchante qui mêle reconstitution et musique.

L'aventure a commencé fin 1998, avec une première chanson, « Les chemins de la liberté » qui donna son titre au futur spectacle. Différents poèmes furent alors mis à la vente sous forme de cartes postales, proposées dans des musées de Normandie. Fort d'une quinzaine de poèmes, l'auteur imagine ensuite de monter un spectacle pour mettre ses textes en musique. « Les chemins de liberté » partent sur les routes et se produisent lors de différentes commémorations, à l'invitation des mairies (Arromanches, Colleville-sur-mer, Paris, Caen, etc). Le spectacle est présenté dans des

églises, des théâtres, des places municipales ou des zéniths régionaux, partout où des célébrations sont organisées pour évoquer le souvenir de la guerre.

Le souhait de Jean Goujon est d'aborder ces heures terribles d'une manière différente du récit historique ou l'analyse froide telle qu'on la trouve les livres ou les magazines : « *J'essaie par mes chansons de raconter l'Histoire au travers des sentiments humains, des drames et des joies vécus par tous dans cette période* ».



Preuves d'une réelle attente du public, les poèmes de l'auteur sont proposés en de nombreuses langues sous forme de cartes postales qui connaissent un grand succès.

Jean Goujon travaille également à la mise en place d'un espace d'accueil touristique et de mémoire en Normandie, le centre Omaha, en cours d'installation en face du cimetière américain de Colleville-sur-mer. Cet espace comportera un musée, une salle de spectacle, un hôtel-restaurant, etc. ■

Quelques prochaines dates du spectacle de Jean Goujon :

- ◆ Passais-la-Conception dans l'Orne, le dimanche 9 mai à 18h
- ◆ Carentan, le 4 juin 21 h, grand spectacle en plein air à l'hippodrome
- ◆ Zénith de Caen, le 11 octobre à 15h, grand spectacle avec 60 choristes et musiciens.



Pour plus d'informations :
www.lescheminsdelaliberte.com
des extraits du spectacle sont également disponibles sur YouTube (tapez « Jean Goujon »)

Les textes évoquent à la fois les grandes batailles du conflit (« Bastogne », « Utah Beach », « Berlin »), mais aussi le souvenir des combattants disparus, passant de la joie de la Libération (« Tous ensemble : l'hymne à la paix », « Paris »), au tragique (« Oradour-sur-Glane », « Les camps »), du souvenir des grands chefs aux humbles combattants (« Leclerc », « Monsieur le Vétéran »).

HITLERJUGEND !

L'historique et l'organisation des jeunesses hitlériennes,
de la prise du pouvoir
à la chute du III^e Reich.



« Je considère comme mon devoir de conduire la jeunesse allemande d'une manière dure et intransigeante [...] et je promets au peuple allemand que la jeunesse du Reich, la jeunesse d'Adolf Hitler, accomplira son devoir suivant l'esprit de l'homme à qui seul leurs vies appartiennent »

Baldur von Schirach, 1938.

Un nouveau numéro
HORS SÉRIE

d'**AXE & ALLIÉS**
1939 - 1945
UN MONDE EN GUERRE

7,50 € EN KIOSQUE

Disponible sur le site Internet WWW.AXEETALLIES.COM ou directement auprès de la rédaction

Je commande **AXE & ALLIÉS HORS SÉRIE n° 8** : 7,50 € pièce
+ frais de port (= 2 € pour France met. et Corse, 4 € pour autres destinations).

Nom et prénom :

Né(e) le : Adresse :

.....

Code postal : Ville :

Pays : E-mail :

Je règle par chèque
(à l'ordre des "éditions du Paladin")

Je règle par carte bancaire.

Titulaire de la CB :

N° de carte : _ _ _ _ _

cryptogramme : _ _ _ _ validité : _ _ _ _

Le cocktail Molotov

L'arme de l'insurrection

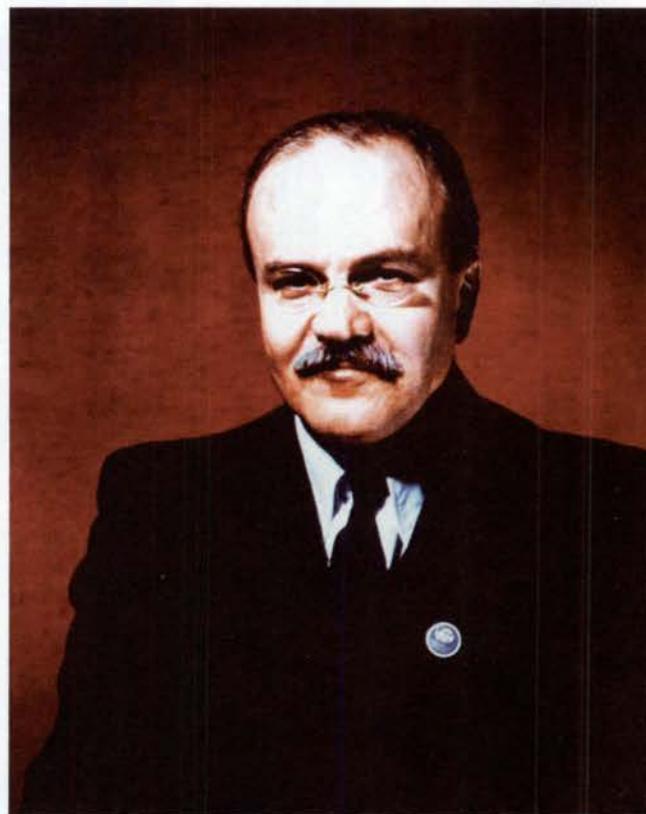
Imaginé pour lutter contre les chars, le cocktail Molotov est indissociable des guérillas urbaines. Si cette arme est peu efficace de nos jours face aux chars d'assaut, elle reste le symbole de la défiance, de l'esprit frondeur et de la révolte.

Peu coûteux, rapide à fabriquer, d'un poids léger, le cocktail Molotov est l'arme par excellence des insurgés de tous horizons.

Par exemple, lors des combats menés par les Hongrois en octobre 1956 contre les troupes soviétiques, l'insurrection est écrasée par l'Armée rouge qui perd néanmoins 400 blindés dans la bataille. Les trois quarts ont été détruits par des cocktails Molotov ou des explosifs similaires !

Cette arme est utilisée pour la première fois durant la guerre civile espagnole. En septembre 1936, les armées nationalistes de Franco s'équipent de bouteilles incendiaires contre les tanks soviétiques T-26 et T-28 utilisés par les républicains lors de la bataille de Tolède. Lorsque l'offensive républicaine débute, les tanks s'élancent seuls, sans appui en infanterie. Les nationalistes lancent les cocktails sur les réservoirs des chars qui s'enflamment au premier contact. C'est la seule fois que ce cocktail incendiaire est utilisé en aussi grand nombre en Espagne.

Si la bouteille d'essence est véritablement née durant la guerre civile espagnole, le nom « cocktail Molotov » est inventé durant le conflit qui oppose la Finlande à l'URSS à partir de décembre 1939. Alors que l'URSS est condamnée par les pays d'Europe de l'Ouest pour les combats qu'elle mène contre la Finlande, le secrétaire aux Affaires étrangères soviétiques Viatcheslav Molotov affirme dans un communiqué diffusé sur radio Moscou que les avions russes ravitaillent les Finlandais en nourriture et en produits de première nécessité et que l'Armée rouge mène des opérations pour libérer le peuple finlandais !



Le secrétaire soviétique aux Affaires étrangères Viatcheslav Molotov. En pleine guerre contre l'ogre russe, la petite armée finlandaise appelle par ironie « cocktails Molotov » les bouteilles remplies de liquide inflammable utilisées comme armes antichars.

En réponse à ces énormes mensonges, les Finlandais donnent aux bombes soviétiques qui frappent leur pays le nom de « paniers repas Molotov ». Pour repousser les tanks russes, l'armée finlandaise utilise dès lors les fameuses bouteilles incendiaires, très vite rebaptisées « cocktail Molotov ». Comme arme antichars, le cocktail Molotov ne cherche pas tant à faire exploser les blindés qu'à mettre rapidement le feu aux réservoirs des engins. Pour des raisons pratiques, les réservoirs sont en effet placés au départ sur le châssis où ils sont facilement accessibles. Mais très vite les Finlandais vont trouver une autre faille dans le tank soviétique : le système de ventilation qui permet de rejeter le monoxyde de carbone par la tourelle devient un conduit mortel dans lequel les assaillants jettent leurs armes artisanales.

Présentation d'un cocktails Molotov et de divers engins explosifs artisanaux utilisés pendant l'insurrection de Varsovie. (Musée de l'armée, Varsovie).

C'est le maréchal Mannerheim, commandant en chef de l'armée finlandaise, qui charge le capitaine Kuittinen de former une unité d'élite et de réfléchir à une tactique appropriée pour lutter contre les formations mécanisées et blindées soviétiques. Avec peu de moyens, Kuittinen et ses hommes mettent au point en août 1939 un manuel d'utilisation des « missiles » antichars de fortune. Quelle est la taille de la bouteille ? Quels ingrédients utiliser et dans quelles proportions ? Quels sont les points faibles des tanks russes ? Quelle sorte de verre utiliser ?

La bouteille doit être suffisamment large pour contenir un maximum de liquide mais compacte pour tenir dans une main. En outre, elle doit être assez solide pour encaisser les chocs sans se briser mais assez fragile pour se casser sur la cible au premier jet. C'est la fabrique de vodka de Rajamäki qui prend en charge la production. Les cocktails



Molotov sont produits en série avec un mélange d'éthanol et de gasoil. On y ajoute du goudron pour transformer la bombe incendiaire en fumigène. Pour améliorer l'allumage qui se fait au briquet sous le feu de l'ennemi, l'équipe de Kuittinen fixe une petite ampoule d'acide sulfurique qui s'enflamme au contact de l'air. Le 3 décembre 1939, des milliers de caisses de vodka estampillées « Top secret » arrivent sur la ligne de front.

Les tankistes soviétiques, comme leurs homologues espagnols trois ans plus tôt, se lancent à l'assaut sans soutien en infanterie. Les unités de skieurs finlandais parviennent dès lors à se faufiler entre les chars et à jeter leurs bombes incendiaires sur les réservoirs ou dans les grilles de ventilation avant de disparaître dans la forêt. Le premier jour, les Russes perdent 40 tanks sur la ligne Mannerheim.

L'usine de vodka, opérationnelle durant 115 jours, fabrique 542 194 cocktails Molotov. Le tableau de chasse est de 350 tanks ou véhicules soviétiques.

Arme rustique, facile à produire et redoutable dans des mains expertes, le cocktail Molotov connaîtra une belle carrière, faisant les beaux jours de nombreux mouvements insurrectionnels, et même pendant quelques journées de mai à Paris... Mais si cette bouteille explosive est associée aux terribles combats de Stalingrad et aux victoires de l'armée rouge, il est important de rappeler que ce sont les Finlandais qui l'ont inventé, en défendant leur patrie contre « l'ogre russe » ! ■

Le célèbre cocktail utilisé par les skieurs finlandais contre les troupes mécanisées soviétiques durant la Guerre d'hiver (novembre 1939-mars 1940). La bouteille est remplie d'un mélange composé d'éthanol et de gasoil ou d'alcool.



National Archives

Les 82nd et 101st Airborne Divisions

Les *82nd* et *101st Divisions* existantes sont activées en tant qu'unités aéroportées en août 1942. Pendant de longs mois, les jeunes recrues, subissent un entraînement intensif pour apprendre à combattre et à survivre en territoire hostile.

En novembre 1942, un bataillon de la *82nd AB* effectue son premier saut opérationnel en Afrique du Nord. L'unité est commandée par le général Ridgway. En 1943, elle participe aux opérations de débarquement en Sicile et en Italie. Le *504th PIR* combattra en Italie jusqu'en mai 1944. S'il rejoint la Grande-Bretagne, ce régiment ne combat pas en Normandie, la division s'étant vu affecté le 14 janvier deux régiments de substitution: les *507th* et *508th PIR*.

Elle quitte le front méditerranéen en septembre pour rejoindre en Angleterre son unité sœur. La *101st AB* du général Taylor prend ses quartiers à Aldbourne tandis que la *82nd AB* s'installe à Leicester. En prévision du Jour J, les sauts, les exercices tactiques, les marches s'enchaînent pour ces soldats d'élite. Les deux divisions sont intégrées au *VII US Corps*. Elles s'articulent autour de trois régiments de parachutistes (PIR) et d'un régiment d'infanterie aérotransporté (GIR), auxquels s'ajoutent des corps spécialisés. Chaque division compte au total 7 500 hommes, environ 300 jeeps, 100 camions, 100 mortiers, 36 obusiers de 75 mm et des antichars.

Conscient de l'enjeu et du caractère suicidaire de la mission qu'il leur a confiée, Eisenhower rend visite le 5 juin aux paras de la *101e* qui se préparent à embarquer. Très soucieux de la vie de ses hommes, le futur président des États-Unis avouera avoir été dévoré par l'angoisse à l'idée d'envoyer ces jeunes soldats à la mort sans garantie de succès.

qui traversent les marais menant à Utah Beach, neutraliser plusieurs points forts ennemis et s'emparer de l'écluse de la Barquette et des ponts de la Douve situés au nord de Carentan, pour empêcher toute contre-attaque allemande contre la tête de pont.

5 juin 1944, 17 h

Après avoir été reportée de 24 heures en raison du mauvais temps, l'opération *Overlord* est enfin lancée. En cette fin d'après-midi, une noria d'avions de transport *C.47 Skytrain*, de planeurs *Waco* et *Horsa* appartenant *IX Group Carrier* attendent sur 14 aérodromes du sud de l'Angleterre. Mécanos et équipages s'affairent aux derniers préparatifs, pendant que les sticks de parachutistes attendent l'ordre d'embarquer. Ces hommes appartiennent aux *82nd* et *101st US Airborne Divisions* (AB). Vers 20h30, le général Eisenhower rend visite aux paras du *502nd Parachute infantry Regiment* (PIR) stationnés sur l'aérodrome de Greenham. Son ordre du jour est le suivant : « *Victoire totale, rien d'autre* ».

Chaque para vérifie soigneusement son équipement. En sus des parachutes de type T5, les hommes emportent des munitions et du matériel supplémentaire ; les poches, sacs et musettes sont remplis à la limite de leurs capacités. Les tenues de saut ont été renforcées et améliorées par l'ajout de poches. Les fusils et les carabines sont rangés dans les housses de protec-

Concentration maximale pour les paras avant le saut de nuit sur la Normandie. Les blagues ont cessé lorsque la lumière rouge s'est allumée. Mais les avions sont vite la cible des pièces de Flak qui parviennent à disperser l'armada alliée.

tion. Couteau et mines Hawkins sont attachés sur les chevilles à l'aide de sangles.

À 22h15, 432 avions C.47 décollent avec à leur bord les 6600 hommes de la 101st AB (opération *Albany*). Les appareils transportant les 6400 paras de la 82nd AB (opération *Boston*) les suivent à une demi-heure d'intervalle. Précédant les deux formations, 40 appareils se sont envolés avec 260 *pathfinders* chargés de marquer les 3 Drop zone (DZ) et les Landing Zone (LZ). La formidable armada aérienne met le cap au sud. Pour plus de sécurité, des balises radio et lumineuses ont été installées au milieu de la Manche pour jalonner l'itinéraire. Pour beaucoup, cette mission est un baptême du feu. Arrivés à proximité des îles anglo-normandes, les pilotes effectuent un crochet pour aborder le Cotentin par l'Est et grimpent à 1500 pieds pour l'approche finale. À l'approche des côtes, des nuages dispersent les formations, l'entrée en action de la Flak ajoutant à la confusion. Les pilotes, peu aguerris, entament des manœuvres d'évasion et s'éloignent des zones de largages. Derrière eux, les hommes, secoués de droite et de gauche, attendent que le voyant passe au vert.



National Archives

Let's go !

Au sol, peu de *Pathfinders* sont à pied d'œuvre. Beaucoup sont tombés à plus d'un kilomètre de l'endroit prévu. Ils n'ont que quelques minutes pour effectuer le balisage. Seuls deux DZ sur six (O et T) sont positionnés correctement. Au-dessus de leur tête, les pilotes donnent l'ordre de largage au hasard. Les corolles de parachutes s'égrainent, illuminés par les obus et les balles traçantes tandis qu'autour d'eux, plusieurs avions touchés se dirigent vers le sol. Les parachutistes tombent rarement à l'endroit prévu et une incroyable pagaille s'ensuit. Certains, largués trop tôt, tombent dans les zones inondées ou dans les marais. D'autres se noient dans cinquante centimètres d'eau, incapables de se libérer de leur parachute et de leur équipement. Quelques sticks, largués en retard, disparaissent dans les eaux de la Manche.

Le 502e PIR fait également partie de la 101e Airborne. Créée en juillet 1941, il saute sur la Normandie en juin 1944. Il participera à l'opération *Market-Garden* et à la bataille des Ardennes.



À Picauville, plusieurs hommes atterrissent au beau milieu de l'état-major de la 91. Luftlande Infanterie Division. Pour la 101st AB, les effectifs s'éparpillent sur un rectangle de 40 km sur 25. Environ 1500 hommes sont tués ou capturés et seulement 1100 rejoignent les points de ralliement. Quant à la 82nd AB, sa situation est encore pire. La dispersion des 507th et 508th PIR est telle que tout regroupement est impossible. 4000 hommes sont portés manquants.

De leur côté, les forces allemandes prises au dépourvu engagent le combat de manière décousue. L'éparpillement de l'adversaire gêne l'engagement des réserves. En outre, la 91.ID en charge du secteur

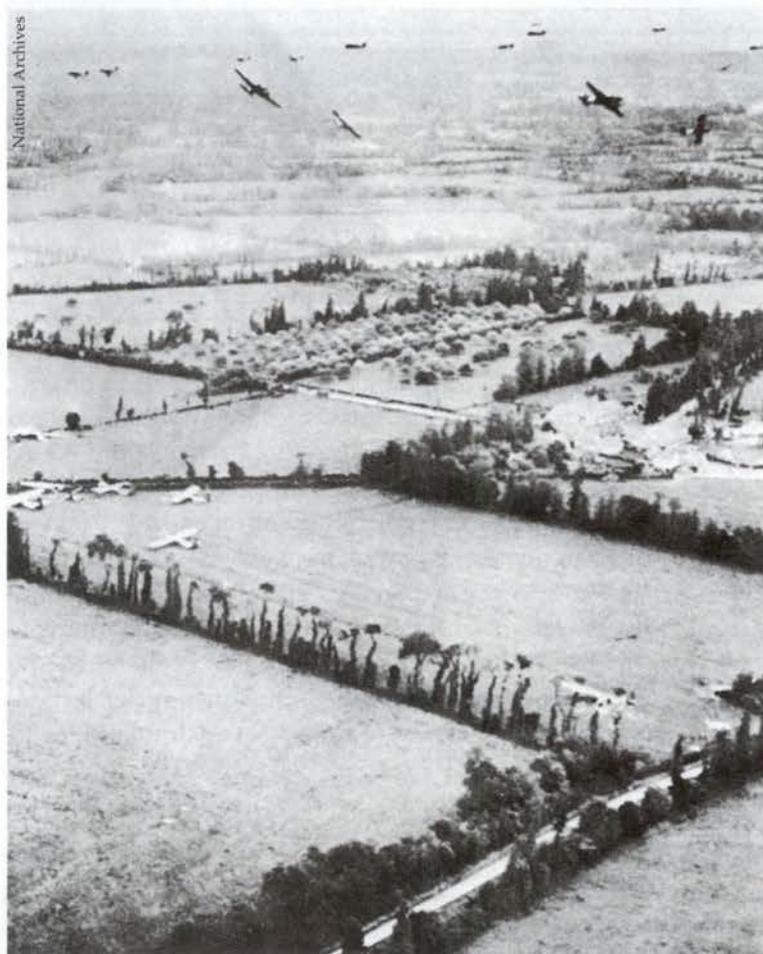
se voit privée de commandement. Parti pour Rennes vers minuit, le *Generalleutnant* Falley, commandant la division, est alerté par le bruit des combats. Il fait faire demi-tour à son chauffeur pour rejoindre son PC mais son véhicule, touché par une roquette de bazooka, s'écrase contre un mur ; il meurt sur le coup.

Des rapports faisant état des parachutages sur le Cotentin arrivent au siège de la 7. Armée à 1h30. S'il est évident que les Américains cherchent à isoler la péninsule en son point le plus étroit, il est impossible de déterminer le centre de gravité et l'axe de son offensive.

Dans le village de Sainte-Mère Eglise

L'apparition soudaine d'avions au-dessus du bourg provoque un début de panique à Sainte-Mère. À 1h15 du matin, deux sticks du 506th PIR de la 101st AB sont largués par erreur sur la place. Pris sous la mitraille allemande, quatre parachutistes sont tués, et une chasse à l'homme s'engage dans les rues. Moins de trente minutes plus tard, un autre stick, appartenant au 2nd Battalion du 505th PIR de la 82nd AB, tombe dans la mêlée furieuse. Sept soldats sont tués avant de toucher le sol tandis que deux autres tombent sur l'église.

Des gliders (planeurs transportant des troupes d'infanterie et du matériel) en Normandie. Les planeurs les plus utilisés sont des CG-A4 Waco. Les Soviétiques furent les premiers à développer l'usage des planeurs en opération.



Un planeur *Horsa* crashé dans le bocage normand. L'utilisation des planeurs par les paras allemands en mai 1940 en Hollande pousse les Britanniques à employer à leur tour des planeurs pour leurs troupes aéroportées. Le *Horsa* britannique est plus grand que le *Waco* américain et peut même emporter un petit véhicule léger.



Des parachutistes de la 101st, chargés de leur impressionnant paquetage, s'apprêtent à monter à bord d'un C.47. Chaque homme porte 50 kg, voire plus. Un officier ou un sous-officier (à gauche) donne ses dernières instructions. Tous les hommes portent un gilet de sauvetage au cas où ils devraient sauter au-dessus de la Manche.



National Archives

Au regard de cette première confrontation, une partie de la garnison quitte le village. Au sud-ouest de la localité, 1 000 des 2 200 hommes que compte le 505th PIR se posent dans leur zone. Le reste est à proximité. Le lieutenant-colonel Krause rassemble 180 hommes du 3rd Battalion et pénètre par surprise dans Sainte-Mère. Vers 4h30, après un bref combat, les derniers Allemands sont tués ou faits prisonniers. À 9h30, la bannière étoilée utilisée lors de la prise de Naples flotte sur la façade de la mairie. Au même moment, des obus allemands tombent sur la localité. Au sud, deux compagnies et cinq blindés allemands attaquent les positions américaines, puis un autre assaut se déclenche au nord. À hauteur de Neuville-au-Plain, le lieutenant Turnbull, 42 hommes et un canon de 57 mm engagent une colonne ennemie supérieure en nombre. Après huit heures de combats, l'officier et 16 soldats se replient sur Sainte-Mère. Leur résistance a permis de contenir la poussée ennemie au sud.

L'arrivée des planeurs

Vers 4 h, 89 planeurs chargés de pièces d'artillerie, de Jeeps, de personnels des services de santé, des transmissions et d'état-major atterrissent sur deux Landing Zone sommairement aménagées (opérations *Chicago* et *Detroit*). Plusieurs se sont détachés trop tôt. Il n'est pas aisé de faire atterrir les appareils dans l'obscurité sur des petits périmètres sans casser autant

d'os que de bois. Les frêles structures se fracassent contre les talus, les murets et bien d'autres obstacles.

Pour Ridgway et ses hommes, le résultat est amer. La moitié du matériel est perdu ou rendu

inutilisable. Dans le même temps, 51 planeurs destinés à la 101st AB arrivent sur la LZ. Là aussi, la casse n'a pu être évitée. On extirpe le précieux matériel des carcasses éventrées. Au grand dam de Taylor, le planeur transportant la puissante radio devant lui permettre de joindre l'Angleterre a rejoint sa base de départ et un seul obusier peut entrer en action. Plus grave encore, son adjoint, le brigadier général Don, est tué à l'atterrissage, écrasé par les montants de la carlingue. Le reste du matériel et les deux régiments de gliders sont amenés dans la soirée et le 7 au matin (opération *Keokuk*, *Elmira*, *Galveston* et *Hackensack*). Les atterrissages se sont révélés d'autant plus périlleux que plusieurs LZ se trouvent encore sous le feu ennemi. Environ 300 pilotes et soldats sont tués ou blessés. Par manque de pilotes et de planeurs, plusieurs centaines de gliders sont acheminés dans l'après-midi par bateaux.

La 101st engage de violents combats autour de Vierville et de Saint-Côme du Mont face aux contre-attaques des parachutistes allemands du FR6 regroupés dans le secteur de Carentan. Un correspondant de guerre américain a photographié trois Fallschirmjäger fauchés par des tireurs embusqués, à une vingtaine de mètres de leur Schwimmwagen. L'unité de von der Heydte va opposer une résistance opiniâtre tout en subissant de lourdes pertes.



National Archives



Deux sous-officiers de la 82nd AB s'offrent un instant de répit dans la campagne normande. Ils sont tous deux armés d'un pistolet mitrailleur Thompson M1 A1, arme lourde mais à la cadence de tir redoutable.

Les ponts du Merderet

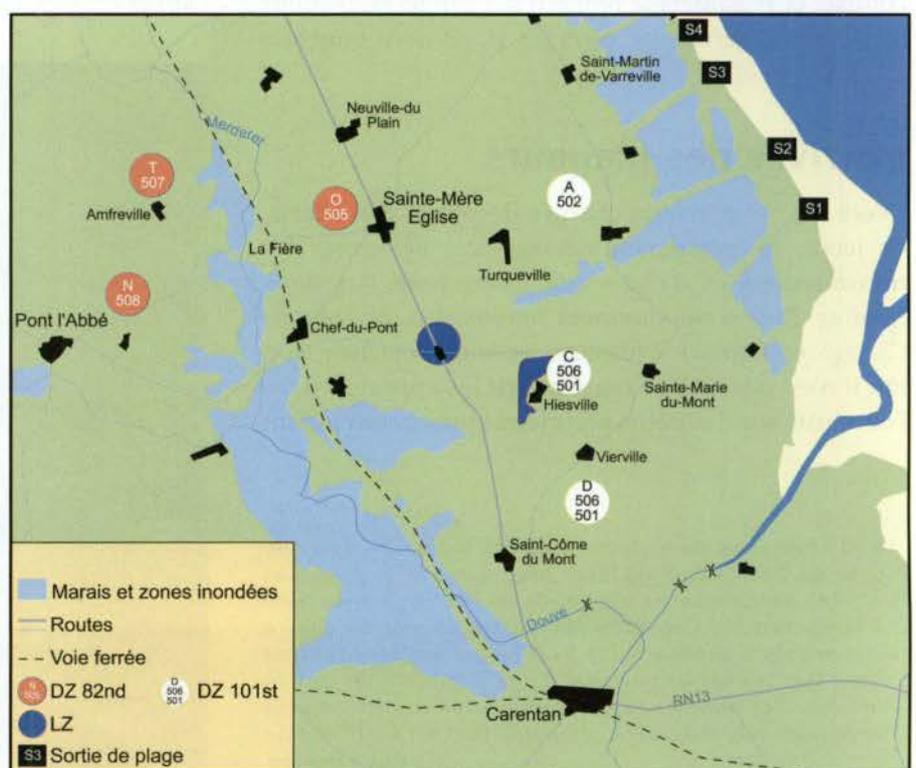
Le second objectif de la 82nd AB est d'établir une position défensive à l'ouest du Merderet et de capturer les deux ponts l'enjambant. À la Fière, une trentaine de soldats allemands ont pris position dans le manoir. La présence des marais oblige les paras de la A Company (505th PIR) à progresser le long de la route menant au pont. À 250 m de l'objectif, ils sont arrêtés par le feu meurtrier des mitrailleuses. Néanmoins, d'importants contingents du 507th et du 508th PIR ont convergé vers le même objectif. Tombés à l'est de la rivière et dans les marais, les hommes ont suivi le remblai de ligne de chemin de fer jusqu'au pont. En milieu de matinée, environ 600 soldats sont réunis. Attaquée de toutes parts, la position allemande tombe, ce qui permet de prendre pied sur la rive ouest. À quelques centaines de mètres de là, de l'autre côté de la chaussée, le Lt.-col. Slimmes rassemble des paras du 2nd Bn du 507th PIR et marche sur Cauquigny pour entrer en contact avec la tête de pont.

Cependant, à midi, les quelques soldats américains présents dans le village sont chassés par une contre-attaque allemande du 1057. Regiment de la 91. Luftlande-Division. Après le départ du gros des effectifs en direction de Chef-

du-Pont, 12 hommes restent en garde du pont. Ils entendent le bruit des combats faisant rage à l'ouest, quand, brusquement, vers 12h30, ils distinguent sur leur gauche des parachutistes se repliant à la nage. Deux chars allemands FT17 suivis d'infanterie s'engagent alors sur la chaussée. Les blindés ont raison de l'unique canon de 57 mm antichar avant d'être détruit à leur tour par des tirs de bazookas. L'assaut est brisé, mais le pont est perdu. Dans la soirée, l'arrivée de renforts permet de stabiliser la situation.

Une partie du contingent de la Fière est dirigée vers Chef-du-Pont pour s'emparer de l'ouvrage. Deux attaques sont repoussées mais l'ennemi ne rompt pas. En fin d'après-midi, un peloton de 34 hommes reste en charge du secteur. Une pièce d'artillerie allemande martèle inlassablement les positions américaines. En fin de soirée, l'atterrissage providentiel d'un planeur transportant un canon et des munitions ainsi que l'arrivée d'une centaine d'hommes permettent de repousser une ultime attaque. Retranché sur une colline à l'est d'Amfreville, le gros du 2nd Bn du 507th PIR ne sera rejoint par ses frères d'armes que le 9 juin.

Zones de largages des américains (5 juin 1944)



Le lieutenant-colonel Benjamin Hayes Vandervoort commandant le 2nd Battalion du 505th PIR se casse la cheville en arrivant au sol. Le largage de son bataillon est un modèle du genre : 575 hommes sur 630 réussissent à regrouper. Pendant la bataille, l'officier va être transporté dans une petite charrette à bras servant au transport des bidons de lait et poursuivre sa mission.

Les chaussées

Le 502nd PIR, assisté par le 377th Parachute Field Artillery Battalion, a en charge les deux sorties de plage nord et la destruction de la batterie de Saint-Martin-de-Varreville. Parachuté trop au sud, le 2nd Battalion ne prend pas part aux combats. Le 3rd Battalion atterrit à l'est de Sainte-Mère. Dirigé par le lieutenant-colonel Cole, un petit groupe marche sur son objectif. La batterie — détruite par les bombardements — et les sorties 3 et 4 tombent entre leurs mains sans coup férir. Vers 13 h, le contact est établi avec la 4th DI US. Pendant ce temps, le 1st Battalion du Lt.-col. Cassidy nettoie le secteur de Saint-Martin-de-Varreville. Des embuscades permettent de détruire plusieurs convois et colonnes refluant des plages. Cependant, la situation reste délicate une grande partie de la journée. À Foucarville, les combats se poursuivent jusque tard dans la nuit. Depuis leurs positions de Beuzeville, les Allemands maintiennent la pression sur les positions américaines, jusqu'à ce qu'ils décident de hisser le drapeau blanc, un peu avant minuit.



National Archives

Au sud, les trois bataillons du 506th et du 501st PIR devant s'occuper des deux autres sorties rencontrent une forte résistance. N'ayant aucune idée de la situation de ses troupes, le général Taylor progresse avec un détachement en direction de Poupeville, au débouché de la sortie 1. Au même moment, un groupe commandé par le Lt.-col. Ewell attaque la localité. Elle tombe après trois heures de combats. Refluant en



National Archives

Un groupe de paras de la 101st s'est regroupé dans la cour de la ferme Marmion de Ravenoville. Au premier plan trône une chenillette Renault UE de prise (renommée Infanterie UE-Schlepper 630(f) par les Allemands).

Dans la nuit du 11 au 12 juin 1944, les Fallschirm. du FJR6 évacuent Carentan, laissant une compagnie pour livrer des combats retardateurs. Les Screaming Eagles lancent leur attaque à l'aube et atteignent rapidement le centre-ville. En fin de journée, ils s'installent à quelques kilomètres au sud-ouest de la ville et doivent repousser une contre-attaque de la 17. SS-PzG-Div. et du FJR6 le lendemain.



National Archives

direction de la plage, les derniers soldats allemands se rendent aux troupes débarquées. Parallèlement, le groupement du Lt.-col. Strayer, après avoir été ralenti par de nombreuses escarmouches, atteint la sortie 2 et s'établit à Houdienville, alors que les premiers éléments débarqués gagnent l'intérieur. Malgré l'éparpillement des largages, le *captain* Patch réussit à regrouper quelques hommes autour de lui et prend Sainte-Marie-du-Mont dans l'après-midi.

Objectif Carentan

C'est dans le secteur de Saint-Côme-du-Mont et de la Douve que la lutte est la plus hasardeuse. La 709. ID, renforcée par un bataillon du 6. Fallschirmjäger-Rgt du Major von der Heydte, mène la vie dure aux soldats de la 101st AB.

Le 3rd Battalion du 506th a été en partie décimé par les Allemands qui les attendaient au sol. Une trentaine d'hommes atteint les ponts du canal et réussit à s'établir sur la rive opposée avant d'en être chassée. Cependant, l'arrivée inopinée d'une quarantaine de paras lui permet de maintenir sa position.

De son côté, le 1st Battalion du 501st PIR, privé de commandement, ne peut mener à bien sa mission. Johnson, le commandant du régiment, prend la tête de 150 hommes et s'empare presque sans combat de l'écluse de la Barquette régulant le niveau d'eau de la Douve. Cependant, l'artillerie allemande ne tarde pas à donner de la voix. L'intensité du feu ennemi l'empêche de mener à bien toute sa mission. Les deux ponts de la Douve restant inaccessibles, Johnson organise sa position au sud de l'écluse. Le lendemain, avec les salves du croiseur *Quincy*, les Allemands sont définitivement repoussés. Quant au 2nd Battalion, il est durement accroché à l'est de ses objectifs, Saint-Côme-du-Mont, la voie de chemin de fer et les ponts de la RN13.

Les parachutistes américains, au prix de rudes combats et de pertes élevées, ont désorganisé un adversaire manquant singulièrement de mordant. La tête de



Un obusier M7 Priest traverse Carentan. La libération de la ville a permis de relier les têtes de pont américaines d'Omaha et d'Utah.



Les hommes du 506^e régiment d'infanterie parachutiste de la 101^e AB sont accueillis par les habitants du village de Carentan. Leur accrochage avec les paras allemands a été rendu célèbre par la série télévisée *Band of Brothers*, inspirée de l'oeuvre de l'historien Stephen J. Ambrose et qui relate la formation et les combats de la Easy Company du 506^e PIR de la 101^e AB.

National Archives

Le pont d'Utah est solidement tenu, mais l'optimisme n'est pas encore de mise pour les généraux Ridgway et Taylor. La moitié de leurs hommes sont encore éparpillés dans la campagne. Une grosse partie de la 82nd AB est isolée à l'ouest du Merderet, et il faudra attendre encore quatre jours pour que le secteur soit définitivement sous contrôle.

Pendant une bonne partie de la nuit, des groupes de parachutistes américains et allemands se sont opposés dans de violentes escarmouches. À l'aube, von der Heydte reçoit l'ordre de lancer une contre-attaque entre Sainte-Mère-Eglise et Carentan. Mais, au fil des heures, les paras allemands, isolés, sont partout au contact d'éléments de la 101st AB qui menacent à tout moment de les couper leurs arrières. Le I./FJR6 est ainsi anéanti.

Regroupés au sud de Saint-Côme-du-Mont, les Fallschirmjäger réussissent à contenir les détachements blindés américains qui tentent de percer ses lignes de plus en plus distendues jusqu'au 8 juin. Von der Heydte ordonne alors un regroupement en arrière de la ligne de chemin de fer Cherbourg-Carentan. Cette retraite inopinée leur permet de traverser le canal de la Douve sans heurt et d'établir une nouvelle ligne de défense au nord de Carentan. Depuis la ferme Ingouf, von der Heydte organise son dispositif de part et d'autre de la chaussée. Mais, la situation ne cesse de se détériorer et le 11 juin, les parachutistes de la 101st AB lancent un assaut de grand style submergeant les positions tenues par le FJR6, qui décroche. Une ultime contre-attaque est lancée le 12 juin avec des éléments

de la 17.SS-Pz Gotz von Berlichingen pour reprendre Carentan.

De son côté, la 82nd AB participe ensuite aux opérations devant conduire à l'isolement de Cherbourg. Les paras vont connaître plusieurs semaines durant l'enfer de la guerre des haies. Rattachée au 8th US Army Corps de Middleton, la division doit s'emparer de La-Haye-du-Puits. Néanmoins, le terrain se prête particulièrement bien à la défense en raison de la présence de hauteurs et plus particulièrement celle du Mont-Castre. De violents combats vont embraser le secteur du 3 au 9 juillet. Si l'avance des paras américains est satisfaisante, celle de la 90th US ID est ralentie par le Mont-Castre et le réseau dense de haies et de chemins creux. Cette opération coûteuse représente la dernière participation de l'unité à la bataille de Normandie. Le 8 juillet, la division est enfin relevée. Au 1^{er} juillet, les pertes de l'unité sont de 4 468 hommes. La 82nd Airborne est retirée du front pour être rapatriée en Angleterre en juillet. ■

Les pertes

	Tués	Blessés	Disparus	Total
82nd AB 	457	1 440	2 571	4 468
101st AB 	546	2 217	1 907	4 670



Le siège de Budapest

Un second Stalingrad

(novembre 1944 – février 1945)

Par **Boris LAURENT**

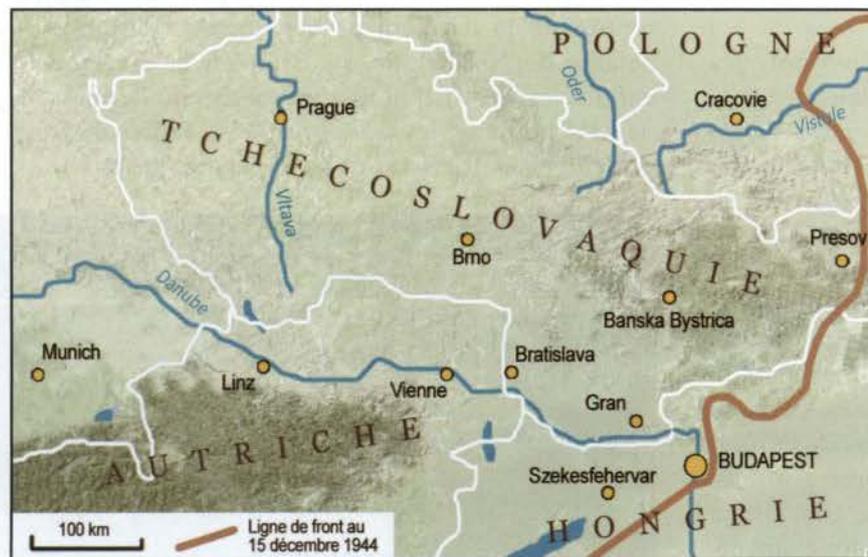
membre de la Commission Française
d'Histoire Militaire.

En 1944, le dernier endroit où un soldat allemand a envie d'être est bien le front de l'Est. D'ailleurs, depuis l'été 1944 et le terrible coup de massue porté en Biélorussie par les Soviétiques (opération *Bagration*), on parle de moins en moins de front russe. Le front rétrécit à la vitesse « grand V ». Les formidables offensives soviétiques ont décimé les armées d'Hitler. Après la saignée de Stalingrad, l'*Ostheer* perd 300 000 hommes en juin et juillet 1944 ; en août et septembre, elle en perd 270 000 en Roumanie.

En août, l'Armée rouge pénètre en Prusse-Orientale et jette plusieurs têtes de ponts sur la Vistule et la Narew. Par endroit, les coups de boutoir soviétiques enfoncent les lignes allemandes sur 600 km ! En sep-

tembre, la 6. Armée allemande vit son second Stalingrad. La Roumanie et ses précieux champs de pétrole sont perdus, et les restes de son armée passent dans l'autre

camp pour rejoindre les Soviétiques. Hitler voit ses alliés se dérober. La Hongrie tente elle aussi de rallier le camp soviétique : l'amiral Horthy fait tout pour sortir son pays de l'Axe, les négociations avec les Russes ont lieu à Moscou fin septembre et le traité est signé en octobre. C'est le SS Otto Skorzeny qui se charge d'enlever l'amiral pour faire rentrer la Hongrie dans le rang. Le pouvoir change de mains et passe aux Croix fléchées, parti d'extrême-droite proche des nazis. Conséquemment, un grand nombre de soldats déserte et passe chez les Soviétiques qui approchent de Budapest.



Des Waffen-SS peut-être de la division Florian Geyer. Les combats pour desserrer l'étau autour de Budapest sont intenses et meurtriers. Déployée en Hongrie, la 8^e SS encaisse les chocs des offensives soviétiques avant d'être totalement encerclée et détruite.



Les défenseurs de Budapest (novembre 1944 - février 1945)

IX^e corps SS de montagne

III. Panzer-Korps

60. Panzer-Division Feldherrnhalle

13. Panzer-Division

8. SS Division Florian Geyer

22. SS Division Maria Theresa

1. SS Polizei-Regiment

Kampfgruppe de la 271. Volksgrenadier-Division

I^{er} corps hongrois

10^e division d'infanterie hongroise

12^e division d'infanterie de réserve hongroise

Éléments de la 1^{re} division blindée hongroise

Régiment de la 1^{re} division de cavalerie hongroise

Milice des Croix fléchées

Auxiliaires de police



Archives photo P. Jaquet

Le mois de novembre apporte un répit sur les parties nord et centre du front de l'Est, de la Baltique aux Carpates. En Hongrie, de très rudes combats se poursuivent et à Budapest, l'*Ostheer*, après être passée tout prêt du désastre, parvient à consolider sa défense. En fait, les combats sont continus en Hongrie d'août 1944 à janvier 1945. Les Soviétiques mènent une percée décisive entre le 20 et le 29 août, et poursuivent leur avancée jusqu'au 27 décembre, date à laquelle Budapest est totalement encerclée. Vienne n'est qu'à 200 km. Si ce flanc s'écroule, c'est un énorme boulevard que prendrait l'Armée rouge pour terrasser l'Allemagne, Hitler le sait. Cette situation n'est pas sans rappeler la percée de Vardar par l'armée d'Orient commandée par Franchet d'Esperey, qui avait participé à l'effondrement du Reich en 1918.

Hitler décide donc de maintenir un effort colossal en Hongrie, malgré la percée des Soviétiques en

Pologne. Le postulat d'Hitler est d'abord économique. Il lui faut à tout prix protéger les sites d'extraction de pétrole brut près du lac Balaton car ceux d'Allemagne sont rasés par l'aviation alliée. La Luftwaffe, à bout de souffle, ne peut plus rien faire pour protéger les usines du Reich.

L'étau se resserre

Depuis novembre 1944, Budapest est défendue par des unités disparates, mêlant des soldats de la *Heer*, de la Waffen-SS et des soldats hongrois. Au total, ce sont 33 000 Allemands et 37 000 Hongrois qui la tiennent, mais la qualité militaire de ces derniers est très variable. Côté allemand, certaines unités sont de grande qualité comme la 8^e division SS de cavalerie, la 13^e division de Panzer ou la 60^e division de Panzer *Feldherrnhalle* (FHH). Cette dernière division

La 22^e division de cavalerie SS Maria Theresa est essentiellement composée de *Volksdeutsche* de Hongrie. Elle prend part à l'opération *Panzerfaust* menée par Otto Skorzeny pour enlever le régent de Hongrie, l'amiral Horthy.





Un StuG ou canon d'assaut dans le secteur de Budapest. Hitler veut à tout prix garder la Hongrie et ses raffineries de pétrole. Il prépare l'offensive des Ardennes et a besoin du précieux carburant.

Chasseur de chars Marder II de la Heer armé d'un canon de 75 mm peu avant la bataille de Budapest. Ouverts sur le dessus, les Marder offrent peu de protection à l'équipage et restent très vulnérables. Ils serviront sur tous les fronts jusqu'à la fin de la guerre.

est la plus puissante avec 8000 hommes, 34 Panzer IV et *Panther*, et un bataillon équipé de Hummel de calibre 150 mm. La 8^e division SS de cavalerie *Florian Geyer* est composée de *Volksdeutsche* (Allemands ethniques) pour un total de 8000 hommes, 20 Panzer IV et *Panther*.

Le 10 novembre, les Soviétiques lancent une puissante colonne blindée sur la ville de Vecses, tenue alors par le bataillon SS de reconnaissance (8^e SS cavalerie). Les SS contre-attaquent, appuyés par un détachement de canons d'assaut de la *Feldherrnhalle* et des éléments de la 12^e division d'infanterie hongroise. Les SS reprennent la ville maison par maison. Ce premier accrochage dans le secteur de Budapest donne le ton. Il n'y aura pas de quartier entre Soviétiques et Waffen-SS.

La 8^e division SS de cavalerie *Florian Geyer* et la 22^e division SS de cavalerie *Maria Theresa* tiennent la route menant à Budapest et sont constamment accrochées par les Soviétiques qui ne parviennent pas à percer.

Les 4, 5 et 6 décembre, les Soviétiques enfoncent les lignes hongroises en plusieurs endroits mais sont contre-attaqués par la 13^e division de Panzer et la division *Feldherrnhalle*. Le 9 décembre, les Russes parviennent à établir une tête de pont sur l'île de Csepel au milieu du Danube, au sud de Budapest. Deux jours plus tard, l'étau est presque fermé autour de la ville. 10000 pièces d'artillerie pilonnent Budapest à partir du nord, du sud et de l'ouest.

Dès le 11 décembre, la 22^e division SS *Maria Theresa* assume la défense de l'île de Csepel avec la 1^e division blindée hongroise. Deux jours plus tard, le 9^e corps de montagne SS prend en charge la défense de la capitale hongroise. Il ne tarde pas à encaisser les premiers chocs : l'infanterie soviétique lance plu-



sieurs offensives frontales alors que les 2^e et 3^e Fronts d'Ukraine tentent de couper la ville par l'ouest et de l'isoler totalement. Le 14 décembre, une partie de la 8^e division SS de cavalerie est envoyée dans le secteur nord pour appuyer l'infanterie de la 13^e Panzer et de la *Feldherrnhalle*.

A Budapest, les habitants célèbrent Noël sans se soucier des combats. Le bataillon SS de la *Maria Theresa* établit son QG dans les caves de l'hôtel Britannia, alors que les Hongrois continuent de dîner dans les somptueux salons de l'hôtel, au milieu des blessés !

Noël sous les bombes

Le 24 décembre, la fête est finie lorsque la ville est totalement encerclée. La *Florian Geyer* est immédiatement envoyée à Buda pour tenter une percée et briser l'étau, mais un ordre du *Führerbunker* stoppe



Un officier de la Waffen-SS (8^e SS Florian Geyer ou 22^e SS Maria Theresa) fait le point avec ses homologues hongrois. Le décalage entre les deux alliés est flagrant. Beaucoup de soldats de l'armée hongroise préfèrent passer du côté soviétique. Les plus fanatiques restent les hommes de la milice des Croix fléchées.

Le 27, les Russes parviennent à éjecter le bataillon de reconnaissance de la 8^e SS de Panzer de Vecses, isolant un

la manœuvre. Les Allemands tentent bien d'envoyer matériels et munitions aux défenseurs mais le parachutage atterrit derrière les lignes soviétiques.

Le 25, les Soviétiques lancent une offensive pour pénétrer dans la ville. Le spectre des violents combats de Stalingrad est dans l'esprit de tous. Un million d'habitants est enfermé et se réfugie dans les caves lors des bombardements ou des pilonnages d'artillerie qui ravagent la cité. L'eau, le gaz et l'électricité sont rapidement coupés et très vite, hommes et femmes meurent de froid et de maladies ; on s'arrache le moindre morceau de pain et on se bat pour un morceau de viande. La FHH tient fermement le quartier de Budaors et fait payer un lourd tribut aux Soviétiques. Idem à Budakesi, tenu par le bataillon de reconnaissance de la 8^e SS. En revanche, sur le Danube, les Russes s'emparent des hauteurs de l'île de Csepel. Ils jettent vingt divisions de fusiliers et plusieurs divisions mécanisées dans la bataille. Les demandes pour quitter Pest à l'est sont toutes refusées.

peu plus la capitale. Ses défenseurs se battent à cinq contre un. Toute tentative pour ravitailler les troupes enfermées sont contrecarrée par l'aviation rouge. La Luftwaffe peut seulement ravitailler la ville de nuit. Les défenseurs ont installé une piste de fortune dans le secteur de Csomor : 27 He-111 et Ju-52 se posent durant la nuit du 29-30 décembre pour déposer 75 tonnes de matériel.

Les Soviétiques pensaient prendre la ville en quelques jours, mais les défenseurs tiennent bon face aux 25000 assaillants. Dès le 30 décembre, toutes les pièces de Flak sont concentrées dans le secteur de Csomor pour protéger le pont aérien.

A l'ouest de Buda, la 8^e SS appuyée par des éléments de la 271^e Volksgrenadier encaisse les assauts répétés des 23^e, 37^e et 10^e corps de la Garde soviétiques. Le sergent SS Buck témoigne : « Les combats de rue furent les parmi les plus sauvages. Nous combattions dans des corps à corps à la baïonnette, à la grenade. Les Soviétiques nous attaquèrent jour et nuit sans répit ».

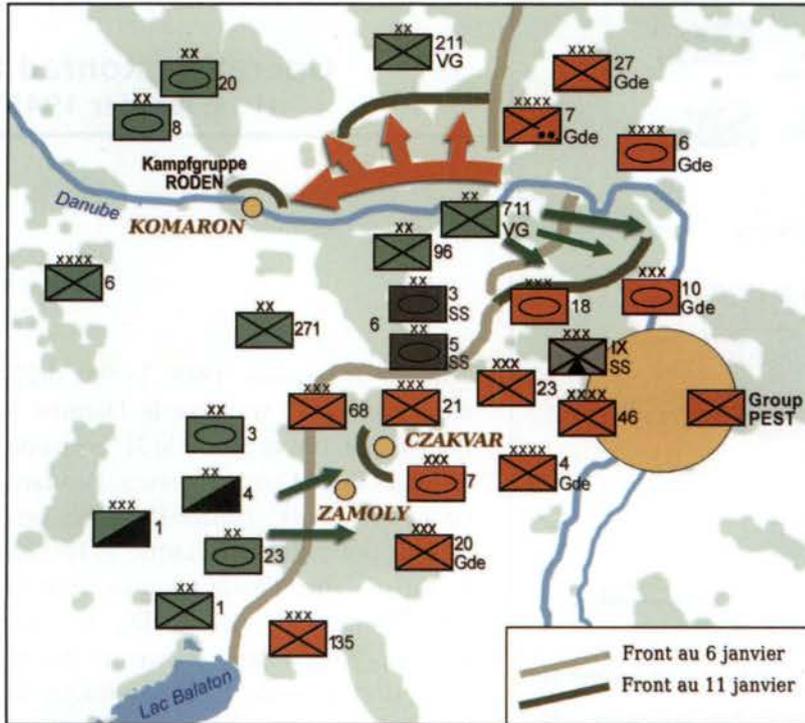


Les Russes se rapprochent

« Les derniers jours sur le front furent terribles ; les combats ne cessaient jamais. Les Russes ont percé trois fois avec les tanks et à chaque fois nous devons contre-attaquer avec des unités disparates. Ma section est passée de 42 hommes à 14. Nous n'avons plus de nourriture. Les Russes se rapprochent de plus en plus. Les rues sont bloquées. Partout, des hommes morts, des chevaux, des animaux et des voitures carbonisés... ».

Soldat du 18^e régiment de cavalerie de la 8^e SS Florian Geyer, décembre 1944.

Opération Konrad II (6 - 11 janvier 1945)



Les Soviétiques s'infiltrent dans la ville

Le 10 janvier, la *Wiking* accroche la 86^e division de fusiliers de la Garde. Les Soviétiques envoient le 2^e corps mécanisé mais rien ne semble pouvoir arrêter les SS. Deux jours plus tard, ces derniers aperçoivent le centre de Budapest dans leurs jumelles. Mais le 13 janvier, ils reçoivent l'ordre de stopper les moteurs et de reculer ! Hitler veut maintenant détruire la pointe des 46^e et 4^e armées de la Garde, imprudemment avancées au sud du front, par un double enveloppement.

Le IV. *Panzer-Korps* SS et la 3^e division de Panzer attaquera par l'ouest et la 6^e division de Panzer et la 3^e brigade de cavalerie par le nord. Cette nouvelle manœuvre est logiquement baptisée *Konrad III*.

Le 12 janvier, le groupe d'armées Sud envoie donc la IV. *Panzer-Korps* SS au nord du lac Balaton (voir carte Konrad III). A Budapest, la situation ne fait qu'empirer. Les Soviétiques percent à l'est de la ville et le 13 janvier, ils ouvrent une brèche au sud. Les défenseurs de la partie est du Danube n'ont d'autre choix que de refluer face à la violence des chocs. A partir du 17 janvier, les Allemands retraitent sur les derniers ponts intacts où se mêlent femmes, enfants et vieillards qui fuient les combats sous le feu nourri de l'aviation soviétique.

Remise de décoration (Croix de fer) pour les soldats de la Florian Geyer encerclés dans la capitale hongroise. Les Waffen-SS mènent une résistance acharnée mais vaine. L'arrivée des 2 divisions SS Totenkopf et Wiking remonte le moral des troupes affamées et à cours de munitions, mais l'échec de Konrad III anéantira tout espoir.

Pour renforcer Konrad, la 3^e division de Panzer est transférée de la rive nord du Danube, dans le secteur de Zamoly. Si cette manœuvre apporte quelques succès, il offre aux Russes un point faible sur la rive nord du Danube, qui n'est plus défendue que par les faibles 8^e division de Panzer, division Saint Laszlo (hongroise), 211^e et 711^e divisions de *Volksgrenadier*. L'objectif est de lancer la 711^e *Volksgrenadier* pour une attaque de diversion sur Gran. Contre toute attente, la 711^e parvient à percer les lignes soviétiques et à prendre la localité.

Le 7 janvier, deux armées de la Garde percent au nord et repoussent les *Volksgrenadier*, privant ainsi les Allemands d'une des raffineries de pétrole qu'Hitler tient à garder à tout prix. Celui-ci dépêche la 20^e division de Panzer entre Komaron et Gran pour stopper les attaques soviétiques. Considérant que l'opération Konrad est en échec, la 5^e SS *Wiking* doit se rassembler près de Gran, secteur depuis lequel elle pourra lancer un nouvel assaut. Ce sera *Konrad II*.

Comparatif des sièges

Villes	Durée du siège	Pertes
Budapest	108 jours	320 082
Vienne	31 jours	167 940
Berlin	23 jours	352 475
Stalingrad	76 jours	485 777
Moscou	34 jours	379 955



Archives photo P. Truquet

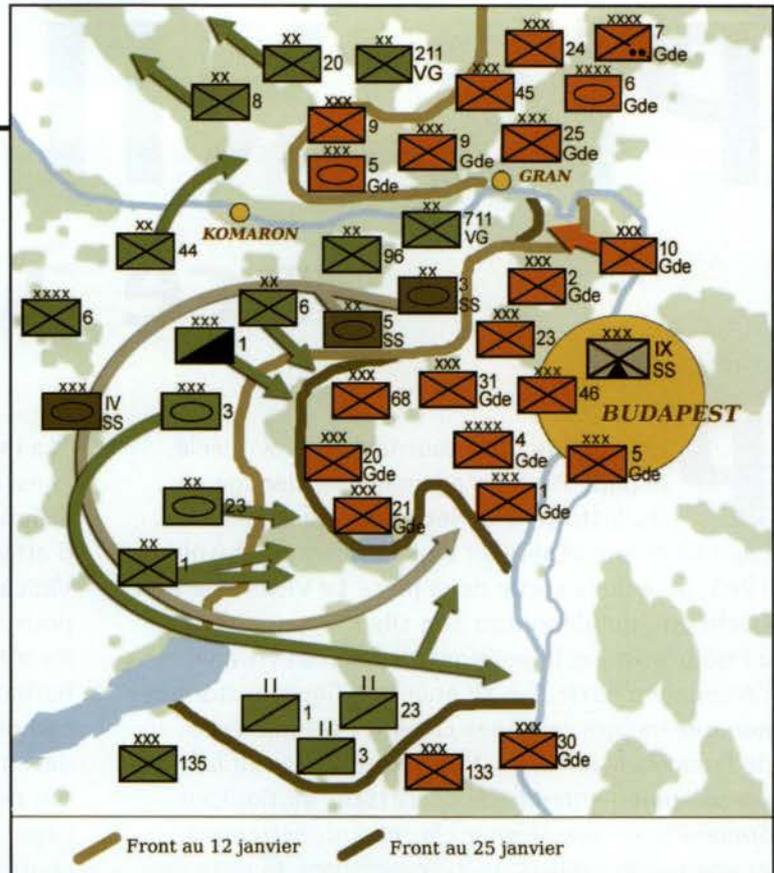
Opération Konrad III (12 - 25 janvier 1945)

Au sud, le IV. Panzer-Korps SS est renforcé par les 1^{re} et 3^e divisions de Panzer et surtout par le 509^e bataillon de chars lourds, équipé de trente Tigre II « Royaux ». L'assaut débute dans la nuit du 17 au 18 janvier et percute par surprise les Soviétiques au nord du lac Balaton. Le 19, les SS appuyés par les Panzertruppen coupent le 3^e Front d'Ukraine de ses bases de ravitaillement. Puis les Allemands tournent au nord-ouest et longent la rive ouest du Danube.

Au sud, la 1^{re} division de Panzer parvient à chasser les Soviétiques du lac Velencez. Au final, Konrad III parvient à repousser les armées rouges au sud et à l'ouest de Budapest, mais sans briser l'étau qui encercle la ville.

En réaction, les Soviétiques déclenchent une vigoureuse contre-attaque plein ouest. C'est la terrible bataille de Baracska (24-25 janvier) qui se déroule en plein blizzard. La 6^e division de Panzer et la 3^e brigade de cavalerie encaissent le choc et sont vite appuyées par le 509^e bataillon de chars lourds. La 1^{re} Panzer et la 3^e SS *Totenkopf* arrivant par le sud perforent les unités soviétiques avant d'être bloquées à quelques kilomètres de la capitale hongroise. Mais ce dernier succès ne permet pas de faire tourner l'issue de la bataille.

Dans Budapest, le 9^e corps de montagne SS lutte désespérément contre les Russes infiltrés dans la ville. Au 5 février, les Soviétiques sont maîtres des zones stratégiques de la capitale. Tous les soldats valides se jettent dans la bataille et les servants de Flak deviennent des fantassins. Le 11 février, l'OKH autorise les



défenseurs à tenter une sortie, qui débute à 20 h le 11 février. Après avoir laissé leurs blessés au nonce apostolique de Hongrie et détruit leur équipement lourd, les soldats allemands sortent de la ville. Ils sont rapidement étrillés par les orgues de Staline et les pièces d'artillerie, cette tentative désespérée n'ayant aucune chance de réussir. Pourtant, certains parviennent à se faufiler à travers les lignes soviétiques par petits paquets ou groupes de combats plus ou moins homogènes.

La garnison de Budapest annihilée ou en fuite, la ville est ouverte à l'ire des Russes. Le « Stalingrad des Waffen-SS » s'achève. Seuls 7 000 soldats allemands ont pu s'échapper. Avec la chute de Budapest, c'est

le dernier rempart de l'empire d'Hitler à l'Est qui tombe. Les prochaines batailles, décisives, se joueront au cœur même du Reich et à Berlin. ■

Fin janvier, les Soviétiques mènent plusieurs offensives et parviennent à rompre les défenses allemandes et à s'infiltrer dans Budapest. Compte tenu du nombre important de civils hongrois restés dans la capitale, c'est un véritable carnage. Budapest tombe en février 1945.



Pie XII

face à l'histoire

Personnalité incontournable du XX^e siècle, le pape Pie XII n'a jamais été ménagé par les historiens ou les intellectuels. Mais le pape lui-même se méfiait de leurs travaux. Jusqu'en 1963, date de la sortie de la pièce *Le Vicaire* de Rolf Hochhuth, qui dénonçait son silence coupable face à l'Holocauste et la politique du Vatican vis-à-vis de l'Allemagne nazie, Pie XII était une figure historique admirée malgré certaines critiques comme celle de François Mauriac : « *Nous n'avons pas eu la consolation d'entendre le successeur du Galiléen, Simon-Pierre, condamner clairement, nettement et non par des allusions diplomatiques, la mise en croix de ces innombrables « frères du Seigneur »* (Préface de *Bréviaire de la haine. Le III^e Reich et les juifs*, Léon Poliakov).

La mise en scène du *Vicaire*, couplée à la prise de conscience de l'Holocauste suite au procès d'Adolf Eichmann, et à la volonté de l'Église catholique d'effectuer son *aggiornamento* lors du concile de Vatican II (1962-1965), a renversé la tendance et pour ainsi dire bâti une légende noire autour de Pie XII. Le monde prenait alors conscience de la barbarie nazie et du rôle du pape à la tête de l'Église catholique. L'anticommunisme d'Eugenio Pacelli, devenu Pie XII en 1939, et ses prétendus silences, ont nourri la thèse de la sympathie du pape à l'égard du régime nazi, perçu comme un rempart contre le bolchevisme menaçant la chrétienté et la civilisation occidentale. Dès lors, une énorme production littéraire plus ou moins sérieuse mais très polémique a vu le jour.



Rome, juillet 1944. Pie XII accueille les libérateurs de l'Italie venus nombreux à Saint-Pierre de Rome. A cette date, le pape pense déjà à la reconstruction de l'Europe et à l'unité des nations pour lutter contre le communisme.

S'intéresser à ce pape, c'est d'abord regarder de plus près la carrière d'Eugenio Pacelli durant ses années allemandes à Munich, de 1917 à 1929, durant lesquelles il a la charge de nonce apostolique auprès du Reich allemand. Ces années sont capitales dans la formation diplomatique de Pacelli : c'est bien durant cette période trouble de l'entre-deux-guerres, où s'affrontent révolutionnaires communistes et corps francs nationalistes, que le nonce tente d'arracher un concordat avec Berlin pour normaliser les relations entre l'Allemagne et le Vatican alors qu'il est le témoin inquiet et lucide de la montée des extrêmes.

Ses années romaines de 1929 à 1939 durant lesquelles il est le secrétaire d'État de Pie XI sont également importantes. C'est lui en effet qui négocie le concordat avec l'Allemagne nazie (20 juillet 1937) après avoir préparé l'encyclique *Mitt brennender Sorge* (14 mars 1937) contre le nazisme. C'est là, assurément, toute la complexité d'une telle personnalité. En fait, étudier Pie XII c'est étudier l'homme politique, et l'homme d'Église dont la vie se confond avec le service du Saint-Siège. Son expérience diplomatique au service de quatre

de ses prédécesseurs (Léon XIII, Pie X, Benoît XV et Pie XI) est fondamentale dans les choix du nonce apostolique, du secrétaire d'État et finalement, du pape Pie XII durant la Seconde Guerre mondiale. Mènera-t-il une politique de rupture ou s'inscrira-t-il dans la continuité ?

Axe & Alliés 20 vous propose de suivre le parcours intellectuel de Pacelli, sa vie romaine, son ascension au sein de l'administration du Saint-Siège mais aussi son parcours diplomatique au sein de la Congrégation des affaires extraordinaires, le prestigieux ministère des Affaires étrangères du Vatican. Vous suivrez les pas du nonce apostolique dans une ville de Munich théâtre des révolutions et du putsch manqué d'Hitler (page 32).

Nous reviendrons également sur sa nomination à la Secrétairerie d'État sous Pie XI, à son rôle dans la publication de l'encyclique *Avec une vive inquiétude* et dans la signature du *Reichskonkordat* (page 40). Enfin, nous reviendrons sur l'élection d'Eugenio Pacelli à la charge suprême, alors que l'Europe est au bord du gouffre, et sur son rôle durant la Seconde Guerre mondiale, face au cataclysme de l'Holocauste (page 48). ■ **B. L.**





Nonce apostolique auprès du Reich

L'ascension d'un diplomate

Par **Boris LAURENT**

Le jeudi 2 mars 1939, en fin de journée, le cardinal Eugenio Pacelli est élu pape. Il prend alors le nom de Pie XII. Le conclave a duré moins de 24 heures. En ce jour, c'est bien le secrétaire de Pie XI qui vient d'être élu. Dans les chancelleries de l'Ouest, en France et en Angleterre, on se félicite de cette élection qui confirme la politique antitotalitaire menée par Pie XI. Quelques mois après son élection, le pape est confronté au plus grand conflit de l'histoire et à l'épanouissement des totalitarismes, aux fascismes, au nazisme et au communisme.

Depuis 1963 et la présentation de la pièce du dramaturge allemand Rolf Hochhuth *Le Vicaire*, une controverse persiste quant aux silences du pape sur la politique d'extermination nazie. Qui était réellement Pie XII ? Pour répondre à cette question, il faut se plonger dans les années qui précédèrent son accession à la charge suprême.

De quels documents disposent les historiens pour appréhender cette période complexe de l'histoire ? Les archives du Vatican relatives aux relations entre

« Nuit dernière Hitler avec bandes armées déclara déchu gouvernement bavarois, arrêté ministre président précédent et autres ministres et proclamé nouveau gouvernement national allemand avec Ludendorff chef de l'armée [...]. On pense dans peu de temps ordre pourra être rétabli, probablement pas cependant sans effusion de sang ».

Comptes rendus d'Eugenio Pacelli à Gasparri, 10 et 27 septembre 1923.

le Saint-Siège et l'Allemagne durant l'entre-deux-guerres sont ouvertes depuis 2003. Elles concernent le pontificat de Pie XI. Ces documents sont particulièrement importants pour ceux qui se penchent sur la personnalité d'Eugenio Pacelli, futur Pie XII. Car ce dernier est nonce en Allemagne de 1917 à 1929 avant de devenir le secrétaire de Pie XI de 1930 à 1939. En clair, il est un témoin majeur des relations entre le Reich et le Vatican mais surtout un acteur qui oriente la politique du Saint-Siège envers l'Allemagne.



Le cardinal Eugenio Pacelli, accompagné de dignitaires allemands, est à Berlin pour les 80 ans de von Hindenburg (1929). Pacelli est nonce apostolique depuis mai 1917. Tout au long de ses années passées au service des papes, Pacelli s'est illustré comme un diplomate habile. Germanophile, il ne ménage pas ses efforts pour rassembler les catholiques bavarois puis allemands.



© Life

Filippo et Virginia Pacelli, les parents du futur Pie XII. Des deux côtés, la famille Pacelli fait partie de la noblesse noire, fidèle au Saint-Siège. Filippo est avocat et son père a travaillé pour Grégoire XVI et Pie IX avant de fonder le célèbre journal *L'Osservatore Romano* en 1861.

Eugenio Pacelli, d'abord un Romain

La vie d'Eugenio Pacelli est indissociable de la ville de Rome, sa ville natale et siège du Vatican. Pacelli est d'abord un Romain, et il sera le premier pape romain après plus de 200 ans. Siège du gouvernement central de l'Église catholique, Rome est aussi la capitale de l'Italie moderne et unifiée. C'est une ville marquée par un véritable bouillonnement intellectuel et scientifique. Un esprit nouveau souffle sur Rome avec « *la rentrée en force des catholiques dans le domaine scientifique* » (Henri-Irénée Marrou) notamment en histoire et en exégèse biblique. Eugenio Pacelli s'inscrit donc dans ce contexte de changements.

Eugenio Pacelli est donc né à Rome, le 2 mars 1876. Sa famille, originaire d'Onano près du Latium, de la Toscane et de l'Ombrie, appartient à l'aristocratie dite noire, c'est-à-dire attachée au service du Saint-Siège et anoblie par le pape régnant. Les Pacelli avaient soutenu Pie IX durant la République romaine (1849). Durant les troubles qui agitent l'Italie des années 1870, avec notamment les revendications nationales, ils prouvent une fois de plus leur fidélité au Saint-Siège.

Eugenio Pacelli, alors jeune étudiant au collège Capranica. Il est excellent élève, pratique plusieurs sports (natation, équitation...) et s'adonne à la musique et notamment au violon.



DR



Eugenio Pacelli (assis à gauche), en 1911. A partir de cette date, son ascension au Saint-Siège est fulgurante : sous-secrétaire aux Affaires ecclésiastiques extraordinaires, secrétaire adjoint puis secrétaire en 1914.

Le séminaire de l'Apollinaire

De santé fragile, Pacelli n'y reste qu'un an. Il rejoint en 1895 le séminaire de l'Apollinaire, centre d'études renommé dans le monde entier pour sa culture ecclésiastique, les sciences et les études juridiques. Le séminaire dispense en fait des cours en droit canon et civil. Cette double formation doit préparer

au mieux les prêtres dans un monde en évolution. Ce qui marque particulièrement Eugenio Pacelli, c'est le mot d'ordre de l'Apollinaire : être le Christ sur terre. C'est la conception sacrée du sacerdoce.

Le jeune séminariste est influencé par les courants modernistes de Mgr Duchesnes de l'école française de Rome. Parallèlement, il suit des études de philosophie, d'histoire et de littérature à l'université grégorienne et à l'université d'État de La Spienza. Il montre un grand intérêt pour l'archéologie chrétienne, l'étude de l'hébreu et étudie des langues étrangères (anglais, français et allemand). Est-ce à dire qu'Eugenio Pacelli est un moderniste ? Pas vraiment. Il reste très attaché à l'orthodoxie catholique et reste marqué par

Eugenio Pacelli débute ses études à l'école catholique des Sœurs de la Divine Providence puis à l'institut Marchi, réputé pour son austérité et sa pédagogie stricte. A 9 ans, il rejoint le lycée Ennio Quirino Visconti, école laïque et anticléricale, bien que fondée par les Jésuites. En dépit de leur fidélité inconditionnelle au pape, les Pacelli montrent ainsi des signes notables d'ouverture. Dans ce lycée, plutôt scientifique et positiviste, le jeune Eugenio côtoie des bibliothécaires et des astronomes de l'Observatoire astronomique du Vatican qui lui font aimer les livres et les sciences. Dès cette époque, il fait montre d'une grande piété et de grandes qualités morales. C'est en outre un élève brillant qui décide de s'orienter vers le sacerdoce. De quand date sa vocation ? Faute de document personnel, il faut dire que nous n'en savons rien, mais sa sœur affirmera des années plus tard qu'il voulait être prêtre depuis toujours. En octobre 1894, il est admis comme pensionnaire au sein du prestigieux collège Capranica.



La Grande Guerre est selon les mots de Pacelli, le « suicide de l'Europe ». Il est envoyé en Allemagne pour rencontrer le Kaiser Guillaume II (ici au centre avec Hindenburg à gauche et Ludendorff) pour tenter de stopper le massacre. C'est un échec.

Le suicide de l'Europe

« L'audience impériale eut lieu avec solennité à 12 h 30. Introduit auprès du Kaiser, après avoir été présenté aux dignitaires de la Maison civile et militaire de l'Empereur, en lui remettant la lettre vénérée du souverain pontife, je lui exposai, conformément aux instructions reçues, les anxieuses préoccupations du Saint-Père au sujet du prolongement de la guerre, de l'accroissement des haines et de l'accumulation des ruines matérielles et morales qui représentent le suicide de l'Europe civilisée et font reculer de plusieurs siècles la marche en avant de l'humanité... ».

Lettre de Pacelli à Gasparri, 30 juin 1917.

L'encyclique *Aeternis Patris* (1879) de Léon XIII qui réintroduit le thomisme et remet au pas la philosophie chrétienne. Toutefois, il accueille favorablement l'encyclique *Rerum novarum* publiée en 1891 qui met en place une véritable doctrine sociale de l'Église catholique, et qui condamne « la misère et la pauvreté qui pèsent injustement sur la classe ouvrière ».

En juillet 1899, il obtient sa licence en théologie sacrée. Il est ordonné prêtre le 2 avril de cette même année. En 1901, il entre dans la Congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires. Ce n'est rien d'autre que le ministère des affaires étrangères du Vatican ; c'est la voie royale pour faire carrière.

Le diplomate dans la Grande Guerre

La mort de Léon XIII le 20 juillet 1903 et l'élection de Pie X le 4 août ouvrent une nouvelle période dans la vie de l'Église catholique. Le nouveau pape veut réformer l'Église et notamment la diplomatie vaticane, qu'il veut faire reconnaître aux puissances européennes. Jusqu'à Léon XIII, le Saint-Siège n'a jamais été invité à une conférence internationale, y compris à la conférence de La Haye sur le désarmement et l'arbitrage (1899). En 1903, le pape marque sa volonté



de faire reconnaître la souveraineté internationale du Saint-Siège, sa personnalité juridique. Eugenio Pacelli s'inscrit dans cette nouvelle stratégie vaticane.

En octobre 1903, Pacelli est nommé *minutante*, soit attaché de la Congrégation. Il va gravir rapidement les échelons. En 1904, il devient prélat domestique à seulement 28 ans, puis sous-secrétaire en 1911 et enfin secrétaire en 1914.

Au moment où Eugenio Pacelli entre en fonction à la Congrégation, la séparation de l'Église et de l'État en France (1905) secoue le Saint-Siège. Ce dernier ne souhaite pas la rupture du concordat napoléonien de 1800. Toutefois, il s'accommode de la nouvelle situation française. En fait, dans la mesure où la séparation garantit la liberté de l'Église (surtout la nomination des évêques), Rome ne voit pas d'objection. Pacelli se référera souvent à la séparation française et la citera même en exemple lors de ses négociations avec les Soviétiques. Pour lui, l'acte de séparation est une option viable même si le concordat est le moyen officiel le plus sûr pour négocier avec un État.

Pie X n'a pas le temps de voir la boucherie de la Grande Guerre car il décède en août 1914. Menée par Benoît XV, l'Église est con-



Mgr Pacelli avec des officiers allemands alors qu'il visite un camp de prisonniers en 1918. Pacelli devient un intermédiaire dans les échanges de prisonniers.

De gauche à droite : Lloyd George pour la Grande-Bretagne, Orlando pour l'Italie, Clémenceau pour la France et Wilson pour les États-Unis lors de la Conférence pour la paix à Paris en 1919. Le Saint-Siège souhaitait s'y rendre mais le gouvernement italien y a posé son veto.



frontée à un choix : intervenir ou rester en retrait ? Des clans s'opposent mais Benoît XV estime que le rôle du pape est de prendre l'initiative pour stopper la « boucherie ».

En janvier 1915, Pacelli est envoyé en Autriche pour arracher des concessions territoriales et éviter que l'Italie n'entre en guerre. C'est un échec. Après trois ans de guerre, il est envoyé en Allemagne pour préparer le terrain à une grande initiative de paix prévue pour le mois de juin 1917. Considéré comme l'homme de la situation, le meilleur diplomate pour sonder les Allemands, il fait alors l'unanimité. Benoît XV le nomme nonce apostolique en Bavière ; il est le premier nonce auprès du Reich allemand. Durant la grande mission de paix de juin-juillet 1917, Pacelli rencontre le chancelier impérial Theobald von Bethmann Hollweg et le Kaiser Guillaume II. Malgré tous ses efforts, il ne parvient pas à faire entendre raison aux Allemands. C'est un cuisant échec pour la diplomatie vaticane, qui pèsera lourd sur les choix du pape Pie XII, qui se référera aux erreurs de Benoît XV. Cela explique aussi la ligne d'impartialité que Pie XII gardera durant la Seconde Guerre mondiale.

La nonciature sous Weimar : les années troubles

« Une absurdité internationale ». Tels sont les termes d'Eugenio Pacelli pour désigner la Conférence de la paix à Paris en 1919. Pourquoi des termes si durs pour un événement qui n'a pas d'équivalent dans l'histoire ? Simplement parce que, malgré des demandes répétées, le Saint-Siège n'est pas invité à y participer à cause du veto italien. Pourtant, l'Église catholique aurait pu y jouer un grand rôle, eu égard à l'idée de Benoît XV de faire entrer le Vatican à la Société des Nations. Ce double échec laisse un goût amer à Rome mais n'empêche pas la diplomatie vaticane de relancer sa politique d'accords bilatéraux avec les nouveaux États de l'Europe de Versailles. C'est la voie concordataire qui est choisie.

En juin 1920, Eugenio Pacelli, déjà nonce en Bavière, est accrédité comme nonce pour l'ensemble du territoire allemand. Il réside cependant à Munich et ne veut pas prendre ses quartiers à Berlin. Pacelli est un partisan de la thèse des « deux Allemagnes ». La bonne, c'est la catholique, avec la Bavière. La mauvaise, c'est la protestante avec la Prusse. Sur le terrain, Pacelli veut établir un contact direct avec les catholiques allemands. Il multiplie les discours et les déplacements dans toute l'Allemagne et soutient l'épiscopat.

Berlin, mars 1919. L'Allemagne est plongée dans le chaos. Les corps francs nationalistes affrontent les révolutionnaires communistes et notamment les Spartakistes. Eugenio Pacelli est très affecté par cette situation dramatique, qui nourrit son anticommunisme.





Munich en 1919 est en proie à la fièvre révolutionnaire. Les communistes prennent le pouvoir et instaurent une république des conseils. Le palais de Pacelli est même la cible de tirs de la « garde rouge ».

Les relations avec Berlin sont néanmoins difficiles car en dépit des pressions exercées par la capitale allemande, Pacelli ne veut pas quitter Munich, le centre du catholicisme allemand. Et c'est en Bavière que la nonciature de Pacelli prend tout son sens, avec les événements dramatiques de l'immédiat après-guerre : la révolution de 1918-1919, le putsch d'Hitler en 1923, et les revendications des séparatistes bavarois. La Bavière devient le rendez-vous des extrémismes.

« La révolution en Bavière s'est propagée à la vitesse de l'éclair ». Tel est le rapport de Pacelli daté du 15 novembre 1918 pour relater l'avènement du pouvoir révolutionnaire de Kurt Eisner. Ces événements vont profondément marquer le nonce et la thèse du complot bolchevique va faire son chemin. Afin de ne pas mécontenter les catholiques bavarois et allemands, Pacelli rompt les relations avec les révolutionnaires et quitte Munich.

Il y retourne fin janvier 1919. Le climat est tendu. Eisner s'est fait assassiner par un officier noble et catholique. La ville est la proie de nouvelles flambées de violence. Face au chaos, Eugenio Pacelli tente de promouvoir une coalition des forces démocratiques, quitte à former une alliance avec les sociaux-démocrates !

L'éphémère république des Conseils en Bavière (avril 1919), d'inspiration bolchevique, pousse Pacelli au pessimisme et nourrit son anticommunisme. Il pressent le triomphe des extrêmes. Le 29 avril, sa résidence est mitraillée par la garde rouge. Mais la république des Conseils est écrasée dans le sang par la *Reichswehr*.

Dans ses rapports envoyés au Saint-Siège, le nonce marque sa préférence pour les partis d'ordre et notamment le parti populaire bavarois, premier parti de Bavière à tendance séparatiste. Pour Pacelli,

A propos d'Hitler

« Ou bien je me trompe vraiment beaucoup, ou bien tout cela ne se terminera pas bien. Cet être-là est entièrement possédé de lui-même : tout ce qu'il dit et écrit porte l'empreinte de son égoïsme ; c'est un homme à enjamber des cadavres et à fouler aux pieds tout ce qui est en travers de son chemin — je n'arrive pas à comprendre que tant de gens en Allemagne, même parmi les meilleurs, ne voient pas cela, ou du moins ne tirent aucune leçon de ce qu'il écrit et dit. Qui parmi tous ces gens, a seulement lu ce livre à faire dresser les cheveux sur la tête qu'est *Mein Kampf* ? »



Eugenio Pacelli, 1929.

Gustav von Kahr (à gauche), président de la Bavière, ici en compagnie du général Ludendorff (au centre). Le clan de von Kahr est l'un des plus puissants de Bavière et a le soutien non-officiel de Pacelli.



le redressement moral et politique de la Bavière doit servir d'exemple à toute l'Allemagne. Il entretient d'ailleurs d'excellentes relations avec le président de la Bavière, Gustav von Kahr.

Dès le début des années vingt, Eugenio Pacelli est aussi le témoin privilégié de la montée de l'extrême droite en Allemagne mais surtout en Bavière, où sévit un petit groupe structuré mené par Adolf Hitler. Outré par le discours anti-romain des nationaux-socialistes pour qui les ennemis de l'Allemagne sont les jésuites, les juifs, les bolcheviques, Pacelli met en garde les catholiques monarchistes ou à tendance autoritaire qui seraient tentés de rallier le NSDAP. Témoin du putsch manqué d'Hitler les 8 et 9 novembre 1923, il alerte le Vatican et se prononce ouvertement contre le nazisme, qu'il considère comme « une hérésie ».

Soucieux d'arracher des accords concordataires garantissant les droits de l'Église et lui offrant une base juridique de défense, Pacelli signe deux concordats : le premier avec la Bavière en 1924 et un deuxième avec la Prusse en 1929. La Bavière est à ses yeux un « cheval de Troie » pour de futures négociations avec Berlin. Mais ses tentatives pour signer un concordat-cadre avec l'ensemble de l'Allemagne sont des échecs. Pour le moment... ■

La dernière action violente que voit Pacelli à Munich est la tentative de putsch les 8 et 9 novembre 1923 menée par Adolf Hitler. Le nonce apostolique abhorre les nazis et leur doctrine ainsi que leur chef, qu'il juge « possédé par lui-même ».





Vers la charge suprême

La montée des tensions et la guerre

Par **Boris LAURENT**

Le 9 février 1930, Eugenio Pacelli est nommé secrétaire d'État du pape Pie XI. A ce moment, l'Europe entre dans une période trouble. Les totalitarismes, naissants ou existants, imposent leurs rythmes à l'Europe libre. Comment l'Église catholique appréhende-t-elle ces nouveaux régimes, le fascisme, le nazisme et le communisme soviétique ? Il s'agit aussi de définir les priorités : qui est l'ennemi numéro un ? Pour les capitales européennes et pour le Vatican, la réponse est claire : le communisme est l'affaire prioritaire. D'ailleurs, lorsqu'il arrive à la Secrétairerie d'État, Pacelli durcit ses rapports avec la Russie.

Retour à Rome

Un an après la accords de Latran (février 1929) qui limitent l'autorité du pape à la seule cité du Vatican contre la promesse de faire du catholicisme la religion d'État, Eugenio Pacelli est nommé secrétaire d'État. C'est une période charnière avec le retour de la droite curiale qui souhaite négocier avec Mussolini. Pour autant, Pacelli ne fait pas encore l'unanimité. A

« L'Église ne se laisse pas séduire ni enchaîner par des intérêts particuliers ; elle ne songe pas à se mêler à des contestations territoriales entre les États, ni à se trouver entraînée dans la complexité des conflits. Elle ne peut cependant pas renoncer à dire maternellement son mot et à offrir ses services pour empêcher l'intervention de la force ».

Discours du pape Pie XII au Sacré Collège le 2 juin 1939.

la curie, on n'apprécie guère sa germanophilie. A ce moment, le Vatican est confronté à une série de défis. Pacelli arrive en pleine crise avec le régime fasciste à propos de l'éducation de la jeunesse. En effet, Pie XI s'attire les foudres de Mussolini lorsqu'il rappelle que l'Action catholique doit mener ses missions dans le domaine social mais aussi au sein de la jeunesse. Le 27 mai 1931, des manifestants fascistes s'en prennent violemment au pape !

Le 31 mai, l'État dissout les organisations de jeunesse non fascistes. Quelle est la posture de Pacelli ?



Rome, 1945. Le pape Pie XII reçoit des auxiliaires féminines de l'US Army. Cinq années de guerre ont ravagé l'Europe. Le Saint-Siège a tenté d'empêcher l'éclatement du conflit par des moyens diplomatiques, sans succès. A la fin de la guerre, le pape jouit toutefois encore d'une immense popularité. Son objectif est alors clair : participer à la reconstruction de l'Europe et favoriser la démocratie chrétienne.



DR

Mussolini salue une délégation du Sud Tyrol, région qui souhaite être annexée par l'Italie (1935). A cette date, le Duce se méfie de son homologue allemand Hitler qui veut rattacher l'Autriche à l'Allemagne. Eugenio Pacelli, en conflit avec les fascistes, désire rattacher l'Italie au camp des démocraties de l'Ouest.

20 juillet 1933. Le secrétaire d'État Pacelli signe le concordat avec le Reich en présence du vice-chancelier von Papen, ancien membre du Zentrum (parti du Centre) catholique. Les nazis rallient des catholiques séduits par le discours sur la grandeur de l'Allemagne et inquiets des événements en Russie communiste.



La bulle *Non abbiamo bisogno*, à laquelle il participe, défend l'Action catholique contre le comportement totalitaire du fascisme italien. Des pourparlers s'engagent et Mussolini rassure le Vatican. L'Action catholique ne sera pas dissoute, mais son action sera limitée. Cette affaire partiellement réglée, une autre retient toute l'attention du secrétaire d'État : les négociations avec l'Allemagne hitlérienne en vue de signer un concordat.

Le Reichskonkordat

Dès le mois d'août 1931, le chancelier allemand Brüning, chef du Zentrum catholique, est invité au Vatican pour discuter du concordat. Il arrive en pleine crise économique suite au Krach de 1929. La situation en Allemagne est tendue. A cela s'ajoute une crise politique. Lors des élections législatives de septembre 1930, les nazis avaient fait une entrée remarquée au Reichstag. En mai 1932, le cabinet Brüning chute et von Papen prend les commandes. Pacelli le diplomate se remet alors au travail et reçoit les membres influents du Zentrum catholique allemand. Sa stratégie est

simple : l'union des droites. Son idée est d'allier le Centre au NSDAP en vue de faciliter les négociations pour le concordat.

Il ne faudrait pas pour autant se méprendre sur l'attitude d'Eugenio Pacelli envers les nazis. Il est très hostile au pangermanisme et au militarisme prussien. Il s'était enthousiasmé lors des accords de Locarno (1925) qui garantissaient les frontières à l'Ouest, et s'était proclamé en faveur d'un rapprochement franco-allemand. Pour les évêques allemands, le nazisme est un réel danger, inconciliable avec la foi chrétienne. Leurs propos sont largement relayés par l'*Osservatore romano*. De même, Pacelli refuse de rencontrer Göring, venu à Rome pour se plaindre de l'attitude hostile des évêques allemands (mai 1931). Toutefois, le communisme reste une priorité. Dès lors, Pacelli élabore une stratégie « possibiliste » (Klaus Scholder) envers les nazis sans pour autant faire preuve de complaisance à l'égard de leur idéologie. Pour le secrétaire, le Zentrum doit jouer le rôle de modérateur.

La nomination d'Adolf Hitler à la chancellerie le 30 janvier 1933 ne change pas la donne au Vatican. Le

Un concordat à n'importe quel prix ?

« Pacelli pensait que je devais, eu égard justement au Reichskonkordat, former un gouvernement des droites et poser comme condition à sa constitution la conclusion immédiate d'un concordat. Je lui objectai qu'il méconnaissait la situation politique en Allemagne et surtout qu'il se méprenait sur la nature véritable du nazisme ».

H. Brüning, *Memoiren*, 1918-1934.



concordat doit garantir les droits de l'Église, même dans le cadre d'un État totalitaire. Si les discours d'Hitler sur la préservation de l'héritage chrétien et sa lutte contre le bolchevisme rassurent le Vatican, de son côté, le Führer voit dans le concordat un moyen de liquider le catholicisme politique allemand.

Le vote des pleins pouvoirs à Hitler par le *Zentrum* en mars 1933 et les discours rassurants du chancelier, relayés par le vice-chancelier von Papen, ancien du Centre et très catholique, accélèrent le processus des négociations. Le projet de concordat est signé par Eugenio Pacelli et von Papen au Vatican. Pour les nazis il s'agit de dépolitiser le clergé catholique allemand. Pour le Vatican, il est nécessaire de mener une politique de conciliation afin d'éviter une lutte politico-religieuse qui serait très dommageable. Le concordat est paraphé le 8 juillet 1933 et officialisé le 20 juillet. La propagande nazie présente cet événement comme la reconnaissance du régime par le Vatican.

L'antitotalitarisme du Vatican

Au niveau européen, le Vatican va être très vite confronté à de nouveaux défis : la menace d'Anschluss, la situation religieuse tendue en Allemagne et le plébiscite de la Sarre sont autant de dossiers chauds. Pour l'Ouest, Pacelli met tout son poids dans le rapprochement franco-italien. Il œuvre pour rattacher

l'Italie fasciste au camp des démocraties et surtout former un bloc catholique et latin avec la France, l'Italie et l'Espagne. L'invasion de l'Éthiopie (l'Abyssinie) en 1935 par l'Italie, le refus italien du plan Laval-Hoare pourtant favorable avec la concession de larges portions du territoire éthiopien et la chute du cabinet Laval à la fin de l'année 1935, laissent le Vatican isolé.



Cité du Vatican, 1936. Mgr Pacelli reçoit la délégation américaine. Le secrétaire d'État apprécie les États-Unis et Roosevelt qu'il rencontre à plusieurs reprises. Le discours américain sur « l'hérésie nazie » retient l'attention de Pacelli.



Le général Franco mène l'insurrection contre le gouvernement républicain et ouvre la guerre civile espagnole. Le clergé espagnol soutient le futur Caudillo mais à Rome, Pacelli met en garde les nationalistes contre toute forme d'abus.

Congrès du parti nazi à Nuremberg (photo non datée). Pour le Saint-Siège et le clergé allemand, le nazisme est un réel danger, une « religion de substitution ». Pourtant, Hitler parvient à rallier quelques prélats catholiques. Pour Eugenio Pacelli, les deux dangers sont le communisme et le nazisme.

Eugenio Pacelli n'est pas au bout de ses peines. La remilitarisation de la Rhénanie le 7 mars 1936, le met hors de lui : « Il ne faut pas se faire d'illusions ; pour le nazisme, les traités sont des chiffons de papiers ». Pourtant, il ne dénonce pas cette remilitarisation par peur d'attirer la foudre sur les catholiques allemands.

Si les négociations pour le concordat s'étaient déroulées dans un climat très tendu, la nomination d'Alfred Rosenberg au bureau des affaires étrangères du NSDAP jette de l'huile sur le feu. L'auteur du *Mythe du XX^e siècle*, ouvrage antichrétien et favorable à une religion de la race, est mis à l'Index dès janvier 1934. Pour autant, si le Vatican condamne le nazisme, il ne fustige pas le régime hitlérien et malgré les persécutions contre le clergé catholique allemand, Pacelli croit en la bonne volonté d'Hitler. En fait, il compte jouer la carte du courant conservateur mené par



Monter la garde

« Quoi qu'il adviennne, nous monterons la garde au Calvaire. Nous ne laisserons pas bafouer le nom du Christ. Nous ne laisserons pas planter les chênes du Donar à la place de la Croix ».

Sermon de Mgr Fulhaber, Munich, 1933.



le Führer et Göring contre le clan révolutionnaire et antichrétien mené par Rosenberg.

C'est dans ce contexte que se prépare l'encyclique qui aura un immense retentissement : *Mit brennender sorge* (« Avec une vive inquiétude »). En janvier 1937, Pacelli réunit au Vatican les cardinaux Bertram de Breslau, Faulhaber de Munich, Schulte de Cologne, von Preysing de Berlin et von Galen de Münster pour établir une stratégie plus ferme face au nazisme. De cette réunion extraordinaire naît *Mit brennender sorge*. La première partie de l'encyclique, essentiellement rédigée par Pacelli, accuse le régime hitlérien, « l'autre partie contractante », de ne pas respecter les accords du concordat. La deuxième partie affirme l'incompatibilité du nazisme avec la foi chrétienne.



Le cardinal Pacelli est reçu à Budapest en mai 1938 par le régent de Hongrie, l'amiral Horthy, lors du Congrès eucharistique mondial. Le discours de clôture du secrétaire d'État est marqué par une mise en garde contre les deux régimes totalitaires.

Publiée le 14 mars 1937, cette encyclique connaît un immense retentissement. Elle est doublée le 19 mars par l'encyclique *Divini Redemptoris* contre le communisme. A ce titre, on peut s'interroger sur la différence de traitement des deux idéologies totalitaires. La première est en allemand pour le clergé allemand et ne nomme pas précisément la doctrine nazie. La seconde est en latin avec une portée plus universelle et nomme ouvertement le communisme, et en des termes très durs.

A la veille de l'élection de Pacelli à la charge suprême, l'Europe est une nouvelle fois plongée dans la peur d'une nouvelle guerre. Le 12 mars 1938, la Wehrmacht entre dans Vienne à la grande joie du Primat d'Autriche, le cardinal Innitzer, qui sera toutefois sanctionné par le secrétaire d'État.

Lors de son voyage en Hongrie en mai 1938, Pacelli rappelle que la lutte contre les forces du mal, le communisme athée, ne peut se faire sans le concours de l'Église catholique. Il blâme également l'idéologie nazie mais ménage le Reich, toujours en vue d'une probable lutte contre le communisme. Il pense alors pouvoir jouer la carte allemande à un moment donné.

Opus Iustitiae Pax

Le 2 mars 1939, Eugenio Pacelli est élu pape et prend le nom de Pie XII. Les chancelleries européennes se félicitent d'une telle élection. Pie XII est bien un gage

de continuité dans la politique vaticane antitotalitaire. Au Vatican aussi, l'enthousiasme est de mise. Pie XII saura défendre les droits de Dieu et de l'Église et maintenir de bonnes relations avec les États. D'ailleurs, le premier discours du pape le 3 mars est marqué par l'apaisement. Avec sa devise « *Le fruit de la justice sera la paix* », il marche dans les pas de Benoît XV qui avait du faire face à la Grande Guerre. Ce nouveau pape se veut un médiateur, et pour éviter la guerre, il est prêt à intervenir personnellement.

Dès son élection, il n'a qu'une idée fixe : sauver la paix. Et il faut dire que dans ce domaine, la situation est particulièrement tendue. Le 15 mars 1939, l'Allemagne absorbe ce qui reste de la Tchécoslovaquie. Puis Hitler exige le retour du corridor de Dantzig dans le giron allemand. La Pologne catholique est menacée. Si la France et la Grande-Bretagne font cette fois preuve de fermeté, le Saint-Siège lance une enquête via ses nonces pour une rencontre à cinq : Angleterre, France, Allemagne, Italie et Pologne. Ce plan restera néanmoins à l'état de projet.

En août 1939, c'est un nouveau coup de tonnerre. Le pacte germano-soviétique est signé. Le Vatican pousse Varsovie à plus de souplesse et à faire des concessions à l'Allemagne (Dantzig et le corridor). Le cas polonais ne semble pas peser lourd et lorsque l'Allemagne attaque la Pologne le 1^{er} septembre 1939, le pape ne fait aucune déclaration ni condamnation !

La période qui court de l'automne 1939 au printemps 1940 est marquée par la résignation du Vatican. Pour



1937 est l'année de toutes les dénonciations. Eugenio Pacelli fait publier deux encycliques coup sur coup au mois de mars : *Mitt brennender Sorge* qui dénonce le nazisme et le comportement du III^e Reich, et *Divini redemptoris* qui est une attaque en règle contre le communisme.

Le Vatican dans la guerre

La France battue, seule reste la Grande-Bretagne. L'Europe est sous la botte nazie. Le 28 juin, Pie XII décide de réunir les gouvernements anglais, italien et allemand

autant, Pie XII n'abandonne pas ses espoirs de paix. L'encyclique *Summi pontificatus* du 20 octobre 1939 dénonce les « maux de l'heure présente », mais aussi le pouvoir illimité des États. Le message de Noël 1939 affirme le « droit à la vie et à l'indépendance de toutes les nations » et se prononce en faveur de la « reconstruction des institutions internationales ».

Le pape entend jouer aussi de son réseau au sein de l'armée allemande, car il entretient des liens avec la résistance allemande au sein de l'Abwehr, les services de renseignement de la Wehrmacht. Depuis l'invasion de la Pologne, des officiers passent par le Vatican pour tester les Britanniques en vue de négocier une paix avec l'Allemagne en cas de changement de régime. Pie XII accepte même de jouer le rôle d'intermédiaire, car il voit dans les plans antinazis un espoir d'union dans la lutte contre le communisme. Toutefois, les hésitations des conspirateurs et les doutes puis les craintes des Britanniques font échouer la manœuvre.

pour entamer des négociations. Mais l'Angleterre fait savoir qu'elle ne va pas abandonner la lutte. L'initiative vaticane est finalement un échec. Le Saint-Siège abandonne dès lors toute initiative de paix.

L'entrée en guerre de l'Italie en juin 1940 rend encore plus délicate la situation du Vatican. Pie XII fait publier plusieurs messages de solidarité aux souverains belge, hollandais et luxembourgeois dans *l'Osservatore romano* et s'attire l'ire des fascistes italiens. De même, ses messages radiodiffusés en faveur de l'Église catholique allemande persécutée offrent aux nazis et aux fascistes une occasion de faire taire la radio du Saint-Siège.

Le pape Pie XI avec son secrétaire d'État Eugenio Pacelli. Les deux hommes s'estiment, même si des divergences de vue apparaissent, notamment sur la question allemande. Le secrétaire considère que l'Allemagne est son affaire, une sorte de « chasse gardée ».



Croisade contre le bolchevisme

« Le nazisme a mené, et continue de mener une véritable persécution contre l'Église. Par conséquent la croix gammée n'est pas précisément celle de la croisade. Et pourtant ce sont justement les Allemands qui ont été les premiers à parler de croisade ! »

Note du pape Pie XII, 1941.

Pie XI, qui à partir des années vingt a mené un combat spirituel contre le nazisme, signe en mars 1937 la célèbre encyclique *Mit brennender Sorge* (avec une vive inquiétude), préparée en secret par Pacelli et Faulhaber, archevêque de Munich. Pie XI fait rédiger une deuxième encyclique contre le nazisme mais décède en 1939. Le texte ne sera jamais publié.



Dès l'attaque allemande contre la Russie le 22 juin 1941, le Vatican est sollicité pour légitimer la guerre présentée comme une croisade contre le bolchevisme. Pie XII estime que le communisme est le pire ennemi, mais non le seul, car à cette époque des rapports alarmants venant d'Allemagne font état de persécutions de plus en plus violentes contre l'Église catholique. L'entrée en guerre des États-Unis après l'attaque japonaise de Pearl Harbor rassure le pape.

Le retournement militaire amorcé en 1942 et qui se confirme en 1943 permet au pape de se prononcer en faveur d'une union des États européens contre le bol-



Place Saint-Pierre de Rome, 1946. La foule est nombreuse pour écouter Pie XII. A cette époque, le Vatican donne la priorité à la reconstruction de l'Europe est l'union de tous les catholiques pour lutter contre le communisme.

chevisme —idée qui avait germé dans son esprit durant ses années munichoises— et d'une réorganisation internationale, avec la création d'une organisation de régulation et de protection.

Enfin, dès Noël 1944, le pape affirme sa foi en la démocratie et ses valeurs humanistes. Cette posture va donner naissance à la notion de démocratie chrétienne qui aura un bel avenir en Allemagne de l'Ouest. La démocratie est à reconstruire mais avec le concours de l'Église catholique. Dans le contexte de Guerre froide naissante, l'Église, sous l'impulsion de son pape, mettra tout son poids dans le soutien aux partis politiques d'inspiration chrétienne. ■



Pie XII et la Shoah

Silence et réserve du souverain pontife

Par **Félix LAFRANCE**, maître en histoire, diplômé de l'Université Laval de Québec, spécialisé en épistémologie historiographique.

Avec le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, le régime hitlérien se livre à toutes sortes d'atrocités. Déjà massivement persécutés, déportés et assassinés depuis le début du conflit, les juifs sont exterminés dès l'adoption par les nazis de la « solution finale » en janvier 1942. L'hécatombe à laquelle cette politique mène devient sans contredit la plus démesurée à avoir frappé le « peuple de Dieu », et cela malgré les siècles passés d'antisémitisme. En tout, près de six millions de juifs meurent dans les camps d'extermination ou ailleurs.

Les deux visages de Pie XII

Malgré l'immense carnage, peu de gens se lèvent. Il faut dire que le secret est bien gardé par les nazis, jusque tard dans la guerre. Jusqu'au début des années 1960, on croit que Pie XII a tout fait pour sauver les juifs dans cet épisode tragique. D'abord louée, son attitude devient ensuite la cible de critiques virulentes. C'est en 1962 que la réputation du pape commence à basculer. Lors du célèbre procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem, des évêques catholiques présentent des excuses pour les mauvaises décisions prises par l'Église lors de

En décembre 2009, en Israël, le pape Benoît XVI a proclamé Pie XII vénérable, en préalable à son procès en béatification. Cette décision a soulevé une vague de critiques mais aussi de soutien, le rôle joué par le chef de l'Église catholique étant encore aujourd'hui très contesté.

la Shoah. Non seulement cet aveu entame l'assaut contre le défunt Saint-Père, mais ce contexte profite à la pièce de théâtre de Rolf Hochhuth, *Der Stellvertreter (Le Vicaire)*, en 1963, qui montre l'indifférence du pape devant les atrocités nazies, ses silences à tout le moins. Afin de mettre aussitôt fin aux polémiques, Paul VI rend publics des documents du Vatican concernant le conflit, les *Actes et Documents du Saint-Siège relatifs à la Seconde Guerre mondiale*, qui permettent aux historiens de porter un regard neuf sur le pontificat de Pie XII.

Dans cette affaire, la politique de Pie XII à l'égard des persécutions contre les juifs place la crédibilité de l'Église catholique en jeu et soulève de sérieuses interrogations. Peut-on réellement dire que celui qui est élu pape en 1939 s'astreint au silence face à la « solution finale » ? Silence ou prudence ?



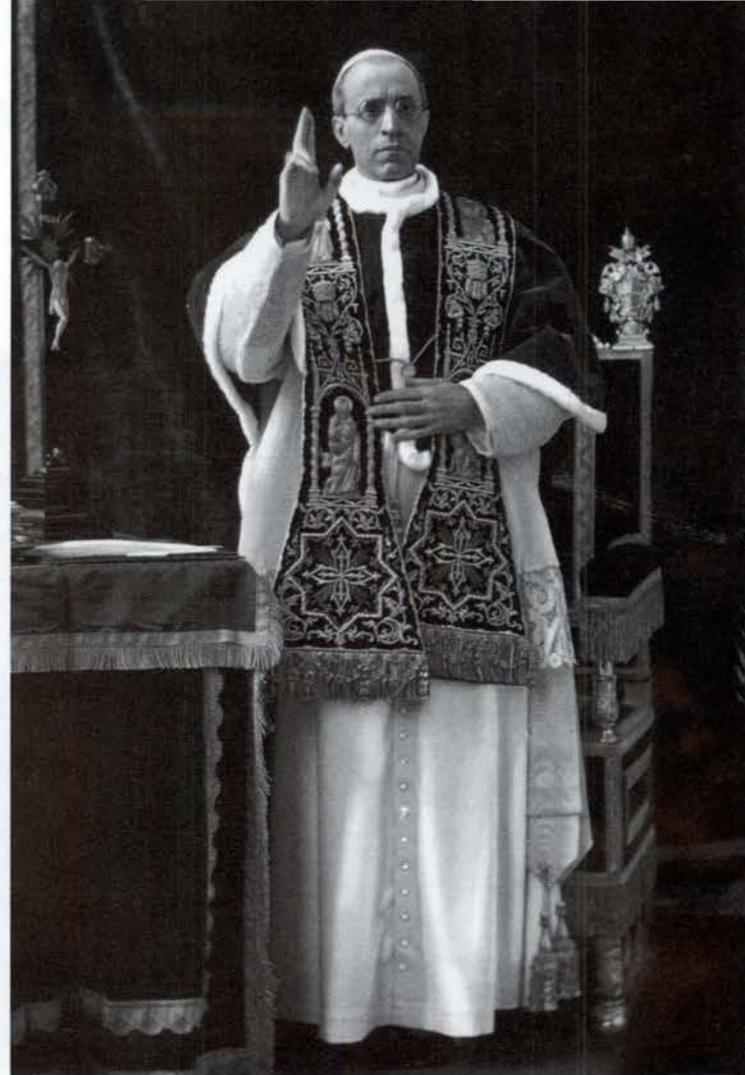
L'élection du cardinal Eugenio Pacelli sous le nom de Pie XII, le 2 mars 1939, au terme d'un conclave qui a duré moins de 24 heures, n'est pas une surprise. L'Angleterre et la France avaient marqué leur soutien à l'ancien secrétaire de Pie XI en raison des prises de position antitotalitaires du Saint-Siège. Pie XII représente ainsi un gage de continuité.

Dès les premiers jours de son élection, Pie XII s'attache à « sauver la paix ». La situation en Europe est tendue. L'Allemagne annexe ce qu'il reste de la Tchécoslovaquie, brisant ainsi les accords de Munich. Face aux revendications allemandes concernant Dantzig, le Saint-Siège imagine une solution diplomatique en œuvrant pour une conférence internationale à cinq (Angleterre, France, Pologne, Italie et Allemagne). Mais la proposition est rejetée.

Certains historiens et la plupart des catholiques croient que l'attitude du Vatican devant le massacre des juifs est totalement justifiée par sa volonté de ne pas aggraver la situation. D'autres pensent plutôt que Pie XII est le « *pape d'Hitler* » (voir l'ouvrage très polémique et controversé de John Cornwell) et que le silence qu'il observe face aux atrocités nazies est une politique pragmatique. En dépit de quelques interventions de Pie XII en faveur des juifs, son silence est effectivement réel et nous amène à réfléchir sur la prise de conscience du pape face à un tel événement.

Un diplomate

Fort d'une brillante carrière d'ambassadeur, Pie XII en garde l'affabilité, la souplesse et la prudence dans son pontificat. Dès le début des hostilités, il décide de séparer diplomatie et morale. Cela ne doit cependant pas cacher son profond mépris du national-socialisme, qu'il condamne dès 1937. Pourtant, lorsqu'il prend sa fonction papale en 1939, il décide aussitôt de ne



pas publier l'encyclique condamnant l'antisémitisme écrite par Pie XI, *Humani Generis Unitas*.

Lorsque la guerre éclate, Rome s'impose une stricte neutralité qu'elle poursuivra rigoureusement jusqu'à la fin. L'invasion de l'URSS par la Wehrmacht marque l'intensification du massacre des juifs. Conjointement à cette avancée militaire, quatre groupes mobiles d'extermination (*Einsatzgruppen*) sont mis en place afin de tuer les prisonniers de guerre soviétiques, les commissaires politiques et les juifs : c'est ce que l'on appelle la « Shoah par balles ». La coordination entre ces groupes spéciaux et les troupes allemandes provoque la mort d'environ un million et demi de juifs et Slaves entre l'été et l'hiver 1941. Le Saint-Siège reçoit des informations plus ou moins détaillées sur ce massacre. Pie XII reste pourtant muet. Cette passivité se poursuit durant la deuxième phase d'extermination, après que la « solution finale » a été décidée.

Durant le génocide juif, les actions du chef de l'Église pour le dénoncer sont très rares et extrêmement dissimulées. En dépit du fait qu'à de nombreuses reprises, des victimes, des ecclésiastiques et les Alliés, lui demandent de dénoncer les atrocités nazies et

Adolf Eichmann comparait le 11 avril 1961 à Jérusalem après avoir été enlevé par les services secrets israéliens durant une opération audacieuse en Amérique latine. Ce procès historique et retentissant est l'occasion pour l'Église catholique de présenter des excuses pour son comportement durant la Seconde Guerre mondiale.

Agir... dans les limites du possible

« Nous voulons donc espérer d'une manière spéciale que les populations civiles seront préservées de toute opération militaire directe ; que, dans les territoires occupés, seront respectés la vie, la propriété, l'honneur et les sentiments religieux des habitants ; que les prisonniers de guerre seront traités humainement et pourront sans obstacles recevoir les réconforts de la religion ; que sera exclu l'usage des gaz asphyxiants et toxiques ».

Allocution de Pie XII à l'ambassadeur de Belgique, 14 septembre 1939.

de désavouer publiquement le III^e Reich, le pontife ne prend parti qu'une seule fois, lors du message radio de Noël 1942. Le message alors est très clair et le terme même « d'extermination » apparaît : « sans aucune faute de leur part, pour le seul fait de leur nationalité ou de leur origine ethnique, [les victimes] ont été vouées à la mort ou à une extermination progressive ». Si certains perçoivent alors ce message comme une condamnation des persécutions allemandes contre les juifs, en réalité, ils restent une minorité. Pourtant, le pape y déplore que « les conventions internationales, dont l'objet était de rendre la guerre moins inhumaine en la limitant aux combattants, de déterminer les lois de l'occupation et de la captivité des vaincus, sont, en maints endroits, restées lettres mortes ». Pie XII dénonce une nouvelle fois les atrocités nazies lors d'un discours devant le collège des cardinaux le 2 juin 1943. Il exprime alors sa sollicitude envers ceux qui à cause de leur nationalité ou de leur race sont « livrés à des mesures d'extermination ».

Dans cette affaire, le rôle des Alliés est très ambigu. Dans son ouvrage *Ce que savaient les Alliés*, Christian Destremeau souligne que ce n'est qu'en septembre 1943 que Britanniques prennent réellement connaissance de l'extermination des juifs, en interceptant un message radio de la SS annonçant l'immense rafle des juifs italiens. Surtout, une note de ce message envoyé par le SS-Sturmbannführer Herbert Kappler, chef de la



Les lois raciales de Nuremberg de septembre 1935 ferment la citoyenneté aux Allemands de confession juive. Si Pie XI et Pacelli condamnent l'idéologie nazie, Pie XII ne condamnera pas publiquement la Nuit de cristal (novembre 1938).

13 avril 1945, un photographe de l'US Army saisit l'horreur à Buchenwald. Pie XII reçoit tout au long de la guerre, des rapports plus ou moins détaillés faisant état de massacres de juifs à l'Est.



police à Rome (*Oberbefehlshaber des Sicherheitspolizei und SD*), fait état de la grande difficulté rencontrée par les SS face à la résistance du Vatican.

Au grand désarroi des Alliés qui voudraient le voir prendre plus ouvertement parti contre l'Allemagne nazie, Pie XII ne veut désavouer ni les agresseurs ni les atrocités qu'ils commettent. Sa déclaration à l'ambassadeur de Lituanie est révélatrice de sa prudence : « *Nous ne laisserons pas [...] notre action s'engager dans les controverses purement temporelles* ». Lorsque le filet nazi s'étend sur l'ensemble de l'Europe et que la Shoah bat son plein, Pie XII n'envisage pas plus de sortir de sa réserve. Il attend l'occasion où il ne sera pas accusé d'ingérence ou de partialité pour intervenir.

Dès 1941 et surtout à partir de mars 1942, Pie XII est au courant de l'exécution de juifs sur le front de l'Est grâce aux nombreux rapports qu'il reçoit. Il n'est pas question de politique systématique d'extermination. Pourtant, le terme de « massacre » apparaît régulièrement. Pie XII, à la lecture de ces innombrables et alarmants rapports, prend conscience qu'un drame

se déroule. On peut facilement faire un parallèle avec la Croix-Rouge qui se tait pour ne pas nuire à l'action du Comité. Le Saint-Père le dit clairement en 1943 : « *Toute parole de notre part à l'autorité compétente, toute allusion publique, doivent être sérieusement pesées et mesurées, dans l'intérêt même des victimes, afin de ne pas rendre leur situation plus grave et plus insupportable* ». Le pape fait en réalité référence à la protestation publique des évêques hollandais en juillet 1942 qui avait entraîné de terribles représailles de la part des SS et de la Gestapo.

Pie XII et l'Allemagne

Eugenio Pacelli est un homme d'Église de son temps. Il est vrai qu'il est très méfiant à l'égard des juifs tout comme le sont les cercles ecclésiastiques romains de la fin du XIX^e et du XX^e s. Il n'a rien contre les juifs en tant que personnes. En revanche, il ne souhaite pas favoriser leur culte.

Avant d'être élu pontife, Eugenio Pacelli a passé une grande partie de sa carrière ecclésiastique en

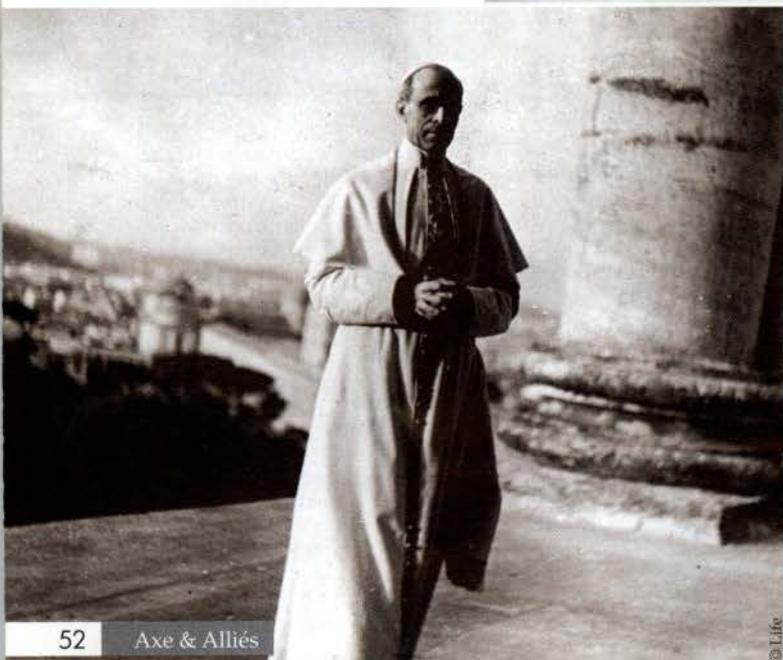
Berlin, 1927. Les troupes communistes du Roter Frontkämpferbund menées par leur chef Ernst Thälmann défilent. Pacelli est marqué par les mouvements révolutionnaires en Allemagne.



DR

Allemagne. Durant ses nombreuses années dans ce pays, il s'est épris de la culture et du peuple allemands, ce qui affaiblit son jugement et son impartialité devant la montée du régime hitlérien. Témoin des souffrances des Allemands après le Diktat de Versailles, il voit dans le nouveau conflit mondial la possibilité pour l'Allemagne de s'affranchir de cette « absurdité inter-

Lors de la signature du pacte de non-agression entre l'Allemagne et l'URSS (août 1939), Pie XII incite les Polonais à faire des concessions territoriales (corridor et Dantzig), croyant pouvoir ainsi éviter une nouvelle guerre. La défense de l'intégrité territoriale de la Pologne n'est pas une priorité du pape.



© Life



Les appartements de Pie XII après des bombardements en 1943. Le 10 septembre 1943, les Allemands occupent Rome et le nord de l'Italie suite au débarquement allié et à la chute du régime fasciste.

Protéger Rome

Le pontife met par ailleurs énormément d'énergie à éviter que Rome soit la proie des bombes et que ses richesses soient pillées ou détruites. Cet aspect joue pour beaucoup dans son intention de demeurer silencieux. Pie XII a en effet très peur qu'un désaveu public entraîne les puissances en guerre à faire fi de l'immunité dont jouit la cité du Vatican depuis le début du conflit. Dans cette perspective, le Saint-Père s'efforce de sauver la vie des juifs italiens ou romains, mais aussi de protéger ce qu'il appelle « des trésors inestimables » des « bandes communistes » qui pourraient profiter du chaos. Alors que les combats se rapprochent de Rome, il renouvelle à maintes reprises ses instances aux pays en lutte, menaçant même les Alliés de protester publiquement en cas de bombardements sur la ville !

nationale » qu'est la « paix de Versailles ». Il a aussi été profondément marqué par la violence révolutionnaire à Munich en 1919. Il croit qu'en ne condamnant pas les atrocités nazies contre les juifs, les Allemands vont se rappeler avec quelle bonté il les a traités. Surtout, il souhaite que l'amertume que créerait une éventuelle défaite ne puisse les tenter de lui en faire porter la responsabilité, comme ce fut le cas pour Benoît XV après la Première Guerre mondiale.

Par ailleurs, condamner la Shoah mettrait les catholiques allemands devant un incroyable cas de conscience entre leur foi et l'obéissance à l'État nazi. Par crainte de les voir choisir leur chef allemand, Pie XII s'astreint au silence. Et pour les avoir bien connus, il sait qu'il ne réussirait pas à les soustraire à leur nouvelle conscience, alors complètement intoxiquée par la propagande nazie. En fait, le pape désire une Allemagne victorieuse sans Hitler, car il sait pertinemment que si ce dernier gagnait la guerre, il y aurait une lutte décisive entre le christianisme et le nazisme. Il croit toutefois que cette idéologie est un mal éphémère dont la sagesse du peuple allemand finira par se débarrasser.

Le pape craint également d'aggraver la situation des juifs s'il intercède en leur faveur. Pour justifier cette position, le Vatican se réfère souvent à l'exemple hollandais, où la promesse d'épargner les juifs convertis au catholicisme a été annulée après l'intervention de chefs religieux. Le pape croit aussi qu'il y a des risques à désavouer le III^e Reich, qui pourrait y aller de représailles contre les catholiques d'Allemagne et des pays conquis. L'accent est mis sur l'aide aux victimes et non sur des condamnations doctrinales ou morales.

Le 4 juin 1944, les forces américaines pénètrent dans Rome, déclarée ville ouverte par les Allemands. Pie XII est alors très inquiet : il pense que le chaos des combats inclinera des « bandes communistes » à piller les trésors du Vatican.





Des soldats américains assistent à la messe prononcée par Pie XII (juin 1944). A ce moment, il jouit d'une immense popularité.

Entre deux maux, choisir le moindre

Le désir de Pie XII de voir une Allemagne solide et unifiée sortir de la guerre est une autre raison qui dicte sa passivité. Depuis les années 1920, l'une de ses principales préoccupations est le péril bolchevique. Or, pour l'anéantir, ou du moins pour freiner son expansion, une Allemagne forte est nécessaire. Il partage en cela le point de vue de cercles politiques britanniques et français influents de l'entre-deux-guerres. Après avoir assisté à la misère qui régnait dans ce pays durant la crise économique de 1929, le pape est plutôt satisfait de le voir se relever. Il considère l'Allemagne comme la pièce maîtresse de l'échiquier européen contre l'expansion du marxisme-léninisme ; l'Allemagne fait partie du « cordon sanitaire », terme apparu dès 1919. C'est pourquoi il tient à son intégrité. Lorsque Berlin déclenche *Barbarossa*,

Néanmoins, son expérience en tant que secrétaire de Benoît XV durant la Grande Guerre joue un rôle non négligeable. Dès 1939, le bureau d'information du Vatican travaille en étroite collaboration avec le Comité international de la Croix-Rouge. Le Saint-Siège et le pape se soucient du sort des populations civiles victimes du conflit : réfugiés, déportés et internés. Pour Rome, le sort des juifs n'est pourtant pas distinct de celui des autres victimes. Il en va de même lorsque le Vatican demande à Mussolini d'être plus clément à l'égard des juifs convertis au catholicisme. C'est là tout le paradoxe de la politique vaticane : en limitant les objectifs, le Vatican s'assure de leur succès. Assurément, c'est une politique limitée.

Le caractère diplomate de Pie XII joue ici pour beaucoup. Une dénonciation publique n'est pas dans son tempérament. En condamnant le génocide, le pape briserait sa neutralité et risquerait que ses propos soient utilisés par la propagande. Cela, il ne le veut pas. De plus, il tient rigoureusement à respecter le concordat qu'il a signé en 1933 avec l'Allemagne, et cet accord l'empêche d'aborder des thèmes n'étant pas intimement liés à l'Église. Pie XII ne sait pas comment réagir au massacre des juifs ; il met donc toute sa confiance dans la diplomatie. Avec le développement de la guerre, cette confiance devient cependant un désir. Retranché dans le Vatican dont les belligérants respectent l'indépendance, il veut être le médiateur d'une paix négociée. Un lien étroit existe entre ce désir et son mutisme. En dénonçant les atrocités nazies, il deviendrait partial et s'interdirait le rôle de pacificateur.

La libération puis la fin de la guerre ouvrent une nouvelle page de l'histoire du Saint-Siège et de Pie XII. Pour le pape, il s'agit maintenant d'unir les catholiques, après les affres de la guerre, face à la menace communiste.



Sauver les juifs de Hongrie

« De plusieurs côtés, on Nous supplie de tout mettre en œuvre pour que dans cette noble et chevaleresque Nation, ne soient étendues et aggravées les souffrances déjà si lourdes, endurées par un grand nombre de malheureux, à cause de leur nationalité ou de leur race. Notre cœur de Père ne pouvant demeurer insensible à ces insistantes supplications en raison de Notre ministère de charité qui embrasse tous les hommes, Nous nous adressons personnellement à Votre Altesse faisant appel à Ses nobles sentiments dans la pleine confiance qu'Elle voudra bien faire tout ce qui est en Son pouvoir pour que soient épargnés à tant de malheureux d'autres deuils et d'autres douleurs ».

Message de Pie XII à l'amiral Horthy, régent de Hongrie, 25 juin 1944.



© Life

le Vatican semble approuver cette « croisade » qui, espère-t-il, délivrera le peuple russe de la tyrannie communiste : « La providence emploie les armes allemandes à l'exécution de la justice divine. Elles s'abattent comme la foudre sur les pâles tyrans moscovites qui ont commis le crime sans nom de chercher à tuer Dieu dans le cœur du peuple russe ». Pie XII est ici aveuglé par l'idée de croisade contre le bolchevisme.

Le mutisme papal est tout aussi visible après le conflit. Les questions morales liées aux criminels de guerre et au racisme envers les juifs ne l'intéressent pas. Il croit que l'après-guerre n'est pas une période pour punir, mais pour rallier les ennemis du communisme afin de le vaincre et aussi pour reconstruire l'unité du genre humain après le cataclysme. Surtout, l'Église catholique et le Saint-Siège sont les seules institutions intactes dans une Italie ravagée par le conflit et par une guerre civile particulièrement sanglante. Elle est, selon les mots du général de Gaulle, « la seule force d'ordre et d'unité ».

La démocratie est reconnue par Pie XII à condition que celle-ci ne soit par contraire aux enseignements de l'Église. Ses préoccupations se tournent davantage

vers la montée de l'extrême gauche en Europe et ailleurs dans le monde; le « péril rouge » est pour lui une obsession. La création d'un refuge palestinien pour les juifs ne fait pas partie de ses préoccupations. Également, le Vatican ne prendra pas position lors des terribles violences antisémites en Pologne, durant le sanglant été 1946. En réalité, Pie XII est persuadé d'avoir fait son devoir, mais il est clair qu'il n'a jamais vraiment pris conscience de la tragédie de la Shoah et de la part de responsabilité de l'Église.

Si Pie XII était sincèrement affligé par le sort des juifs, ses tentatives de les sauver ont été rares et limitées. L'impartialité qu'il s'est imposée au début de la guerre et son inflexibilité durant celle-ci n'ont pas permis au pape de modifier le cours de la Shoah. Les considérations temporelles, bien plus que le devoir moral, ont dicté son attitude. Dans un Vatican tiraillé entre son statut diplomatique et celui de centre spirituel, Pie XII s'est montré plus diplomate que pasteur.

Néanmoins, plusieurs milliers de juifs européens ont été sauvés, ce qui a valu au pontife la reconnaissance de ces derniers après le conflit. Notons qu'aucune organisation, ni aucun pays n'a émis de protestation massive et publique contre le massacre des juifs.

L'annonce de Benoît XVI a donc créé des remous. Israël et la communauté juive d'Italie ont demandé l'ouverture totale des archives pour mesurer le rôle de Pie XII durant la Seconde Guerre mondiale et notamment durant la rafle des juifs italiens de septembre 1943. Même si l'aide du pape aux juifs italiens est avérée, aide qui a permis de cacher des centaines de milliers de personnes, l'ouverture totale des archives permettra aux historiens de faire un peu plus la lumière sur cette page sombre de notre histoire. Cette ouverture sera effective aux chercheurs en 2013... ■

Place Saint-Pierre à Rome, 5 juin 1944. La foule vient acclamer son pape, *defensor civitatis*. Dans son discours de Noël 1944, Pie XII reconnaît dans la démocratie le « système de gouvernement le plus compatible avec la dignité et la liberté des citoyens ».



© Life



La brigade *Stefanik*

L'épopée des combattants français en Slovaquie

2^e partie : les combats (août – décembre 1944) et le retour en France

Par **Daniel LAURENT**

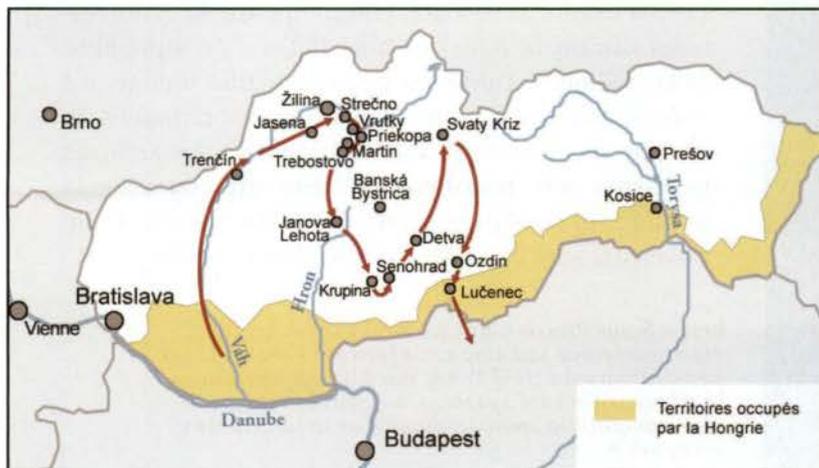
ingénieur à Bangkok, co-animateur du site HistoQuiz et membre du comité de rédaction d'*Histomag* 44.

Après la tentative d'insurrection de l'armée régulière slovaque contre le pouvoir pro-nazi de Mgr Tiso à la fin de l'été 1944, la Slovaquie se trouve plongée en plein chaos. Les Allemands sont parvenus à mater l'insurrection, à défaut d'empêcher la chute du régime collaborationniste en place ; la plupart des unités régulières slovaques qui n'ont pas été capturées ont pris le maquis, poursuivant le combat en attendant l'arrivée des troupes soviétiques.

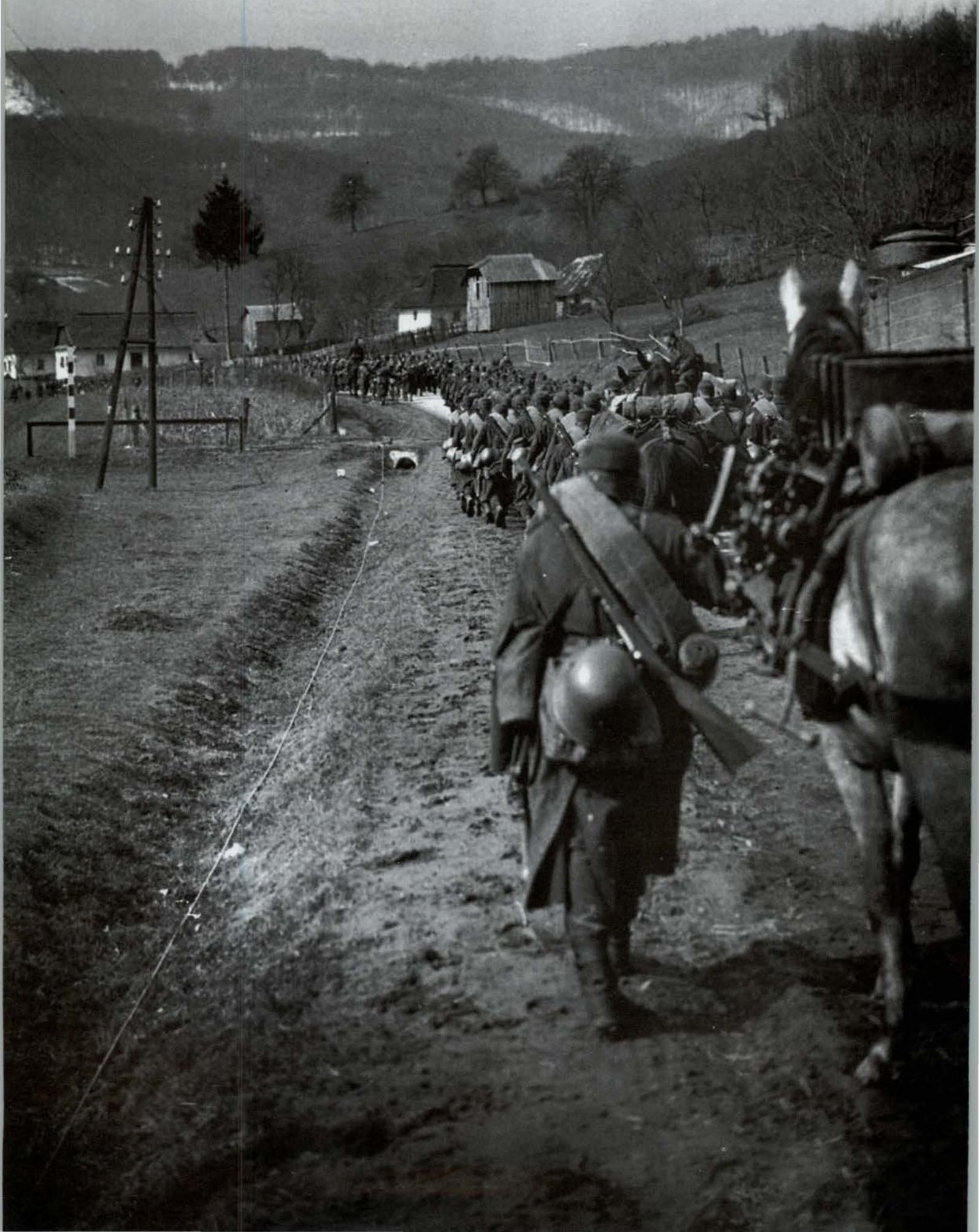
Formée en 1944 de Français échappés des camps de prisonniers allemands, la brigade Stefanik prend part au mouvement de résistance slovaque lors de l'insurrection nationale tout d'abord, puis avec les partisans avant l'arrivée de l'armée rouge.

Les premiers engagements des Français

Dès le 28 août 1944, les volontaires français de la brigade Stefanik occupent la gare de Vrutky, important nœud ferroviaire, et les points essentiels de la ville, faisant prisonnier quelques Allemands et coupant la circulation vers Bratislava. Le 29, le groupe français est envoyé à la rescousse de partisans slovaques aux prises avec l'ennemi à Varin, juste en face, sur l'autre rive de la rivière Váh. Les combats se terminent par une chasse à l'homme, les survivants allemands se noyant en tentant de passer la Váh. Le 30, les Français sont incorporés dans le dispositif de bouclage de la voie ferrée de Strečno et deux pièces de 88 capturées sont mises à leur disposition. C'est ce jour que le capitaine de Lannurien réussit à débarrasser son unité du commissaire politique soviétique qu'on



Début 1945, de nombreuses unités hongroises tentent de fuir l'avance soviétique en marchant vers la Slovaquie au nord. Les Français du bataillon Foch auront l'occasion de capturer un certain nombre de ces troupes en déroute.





Le capitaine Georges de Barazer de Lannurien, photographié ici en 1945, à son retour en France. Il commandera par la suite le 1^{er} régiment étranger de cavalerie et intégrera le SDECE comme correspondant en Hongrie.

lui avait attribué, et à faire nommer Vladimir Iersov traducteur officiel.

Les deux premiers chars allemands, appartenant probablement à la division Tatra, se présentent le 31 au matin. Leurs tirs dispersent les artilleurs slovaques ; le lieutenant Poupet les remplace avec quelques volontaires, détruisant un char au prix d'une grave blessure. Le soldat Jurmande immobilise l'autre char mais les attaques de l'infanterie allemande menacent d'encercler les Français, qui doivent reculer.

Le 2 septembre, l'unité doit repousser vers Strečno des Allemands infiltrés sur la rive de la Váh, mais elle est arrêtée par des soldats camouflés sur les crêtes. Les pertes sont lourdes et le recul se fait sous le feu des Stukas. Le moral de la brigade est affecté car les Français se sentent isolés et sont de plus mal équipés : de Lannurien et

Picard doivent compenser le manque de radio par d'incessants allers-retours d'une section à l'autre, sans même savoir où sont les Slovaques et les Soviétiques qui, pourtant, se battent à proximité.

La compagnie est ensuite envoyée à l'attaque de Priekopa avec un bataillon soviétique et une compagnie slovaque. Le combat s'engage à l'avantage des Slovaques et des Français qui repoussent les Allemands à l'intérieur de la ville au prix de pertes sérieuses : douze blessés et quatre morts, dont l'adjudant-chef Feunette. Mais pour réussir, le plan exigeait que le bataillon Souvoroff encercle Priekopa par la droite. Une fois de plus, le manque cruel de moyens de transmission fait échouer l'opération, les ordres ayant été transmis trop tard et sans précisions.

Les volontaires français sont alors repliés en réserve sur Trebostovo, et mettent ce repos à profit pour se réorganiser, intégrer les nouveaux arrivés et percevoir des véhicules en nombre suffisant pour transporter tous les volontaires, qui deviennent « légionnaires ». Georges de Lannurien doit aussi jouer les diplomates entre le colonel Velicko et le général Golian, commandant des forces tchécoslovaques, les deux officiers se disputant le commandement de la « Légion des combattants », auquel appartient la brigade Stefanik.

Le 21 septembre 1944, la légion est envoyée vers Martin et Banská Bystrica. La région est peuplée de Souabes, minorité germanophone qui soutient la

Cette photo de groupe, probablement prise en octobre 1944, présente quelques-uns des protagonistes de la brigade Stefanik (de gauche à droite, au premier rang) : George de Lannurien, colonel Rapkov, lieutenant-colonel Velicko (chef de la brigade), une dénommé Tamara et capitaine Forestier (adjoint de De Lannurien).





En septembre 1944, l'armée rouge est aux portes de la Slovaquie, mais une première offensive à travers les Carpates tourne court. Après avoir réglé son compte à la Hongrie, c'est seulement en janvier 1945 que les Soviétiques peuvent enfin pénétrer en Slovaquie par la plaine danubienne. Bratislava ne sera atteint que le 4 avril.

Wehrmacht. Trois compagnies d'infanterie et deux batteries d'artillerie slovaques y sont en situation précaire, les Allemands s'infiltrant dans les vallées. Sur ordre du colonel Velicko, des combattants slovaques sont adjoints aux Français, de Lannurien n'en n'acceptant que soixante sous les ordres du sous-lieutenant Maco, un ancien de la légion tchécoslovaque en France. Le scénario de Priekopa se reproduit toutefois autour du bourg de Janova Lehota : le capitaine Forestier attaque le 24 septembre avec deux sections et investit la ville mais, faute de renforts, il doit se retirer à la nuit.

Une tentative plus conséquente a lieu le lendemain avec tout le bataillon français et le bataillon soviétique Souvoroff. Malgré l'échec de la préparation d'artillerie (perte de liaison avec les observateurs), les Français avancent au prix de quelques pertes, mais l'appui attendu fait défaut et l'attaque est interrompue. Une fois de plus, les problèmes de communication ont eu raison des volontaires.

En ligne de défense autour de Svaty Kriz le 26 septembre, le bataillon français est attaqué en soirée par de fortes unités allemandes équipées de blindés. Les Slovaques et les Soviétiques se replient mais les

Ordre de bataille du bataillon Foch au 25 octobre 1944

Capitaine commandant : capitaine Georges de Lannurien

Adjoint : capitaine Forestier

Une section de commandement (adjudant-chef Bronzini)

Six sections de fusiliers :

- quatre françaises (lieutenant Geyssely, lieutenant Lehmann, maréchal des logis-chef Peyras, adjudant-chef Lafourcade)
- deux slovaques (sous-lieutenant Maco)

Une section d'appui-feu (maréchal des logis-chef Cornebois) :

- un groupe de mitrailleuses (détaché aux sections slovaques)
- un groupe de mortier (sergent Salvator Arditty)
- un groupe antichar (caporal-chef Maurice Lerouge)
- un groupe de sapeurs-mineurs (sapeur Raoul Chevreau)

Une section transport et ravitaillement (adjudant armurier Guichard).

Un groupe d'infirmières.

Effectifs : 296 hommes (197 Français, 5 Belges, 90 Slovaques et Yougoslaves dont 36 francophones dans les sections françaises, quatre infirmières slovaques bilingues)

Note : les sept sections de combat ne sont pas officiellement organisées en compagnies mais les Français appelleront leurs quatre sections « compagnie Leclerc ».

Pertes de la brigade Stefanik : 55 Français et, à notre connaissance, deux Belges tombèrent pendant les combats de Slovaquie. Une quarantaine furent blessés.

Matériel : 17 mitrailleuses légères, deux mitrailleuses lourdes, 46 fusils-mitrailleurs, trois fusils-antichars, deux mortiers de 80 mm, plus fusils et pistolets.



Le ministre de la défense slovaque Ferdinand Catlos (au centre) entouré d'Arthur Axmann chef de la Hitlerjugend (à gauche) et de Hans Frank. Catlos mène le corps expéditionnaire slovaque durant l'invasion allemande en Union soviétique. En 1944, il fait partie des officiers qui mettent en place le soulèvement national et engage des pourparlers avec l'URSS. Considéré toutefois comme un collaborateur de l'Allemagne, il fera de la prison lors de la libération du pays.

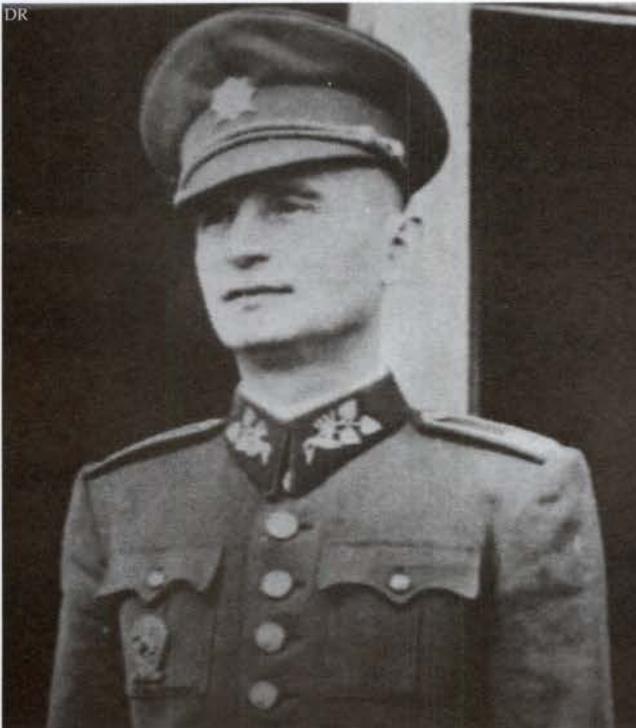
DR

Le SS-Obergruppenführer Gottlob Berger, ici derrière Himmler, est envoyé en Slovaquie pour écraser la révolte. Responsable du recrutement pour la Waffen-SS, Berger n'est pas un vrai chef militaire, c'est en revanche l'un des grands responsables de la SS et un proche d'Himmler. Malgré les nombreuses atrocités commises sous son commandement, et en particulier lors de la répression de l'insurrection slovaque, Berger ne sera pas condamné à mort lors du procès de Nuremberg, il sera même libéré de prison en 1951.



Français, pas ou mal prévenus, se retrouvent « en l'air » et ne doivent qu'à l'initiative de leur chef d'éviter de justesse l'encerclement. Deux jours plus tard, la brigade Stefanik est retirée et regroupée sur Detva, où elle restera en reformation une dizaine de jours. Du 10 au 19 octobre, dans la zone de Krupina, auront lieu les derniers combats des Français dans le cadre de l'Insurrection nationale slovaque. Le territoire libéré rétrécit, les nouvelles alarmantes se multiplient, les renseignements sont fantaisistes et les communications pires que jamais.

DR



Les Français vont se battre plus d'une semaine dans des zones déjà patrouillées par les forces ennemies, faisant croire aux Allemands qu'ils sont partout et nulle part, générant de leur part une grande consommation d'artillerie sur des zones vides. Le bataillon Foch, rejoint par des isolés, multiplie des actions meurtrières de sa propre initiative mais, cherchant quelques heures de repos à Senohrad, village théoriquement calme, il est attaqué par des blindés allemands et dispersé avec de lourdes pertes, dont celle du lieutenant Lehmann. Toute résistance organisée cesse enfin le 25 octobre ; c'est la fin de l'éphémère Slovaquie libre.

Survivre avec les partisans

La brigade donne un ordre de regroupement vers Jasena. Les éléments slovaques et soviétiques précèdent les Français qui, dispersés à Senohrad, cherchent à se regrouper en route, mais en vain : la section Geyssely est restée en Slovaquie du sud et le capitaine Forestier, disparu avec quelques hommes, a été fait prisonnier et fusillé avec deux autres Français par les SS. Les Slovaques disparaissent en cours de

Officier de l'armée slovaque, Jan Golian est un des principaux artisans du soulèvement national, dont il prend le commandement dès avril 1944. Capturé par les forces spéciales allemandes le 3 novembre 1944, il sera torturé et exécuté au camp de concentration de Flössenburg.

Chasseur de char Marder III ausf H (Sdkfz 138) détruit. Il s'agit d'un des 18 exemplaires livrés à la Slovaquie en mai 1944, dont certains servirent lors du soulèvement slovaque. Celui-ci, avec plusieurs LT-40 et LT-35 slovaques, a été mis hors de combat non-loin de Banská-Bystrica, où le soulèvement débuta.



route, se fondant dans la population civile comme les membres de l'armée régulière slovaque. Ils reprendront le combat quelques mois plus tard.

Menant des combats d'arrière-garde, le bataillon, ou du moins les éléments regroupés autour de Georges de Lannurien, avance avec difficulté, pourchassé par des unités de Waffen-SS aidés des Gardes slovaques, l'unité de collaborateurs du régime de Mgr Tiso. La dysenterie et les gelures affectent les hommes qui manquent de nourriture et de médicaments. Ayant perdu le contact avec l'état-major du colonel Velicko, de Lannurien est contraint de faire éclater son effectif en petits groupes de six hommes pour avoir plus de chances d'atteindre Kosice. Passant par les hauteurs, avançant péniblement dans la neige, les Français, qui doivent leur survie au courage des paysans slovaques qui les guident et les nourrissent, atteignent la Slovaquie du sud début décembre.

Jusqu'au 14 janvier 1945, de Lannurien et ses hommes mèneront alors la vie des partisans dans la région de Sloven et Lučenec. L'Armée rouge avance dans les plaines hongroises et le Bataillon Foch se livre sans répit à des opérations d'embuscades le long des routes slovaques, où circulent aussi bien des troupes allemandes montant au front que des fuyards en retraite.

Ces hommes, fait prisonniers en 1940, auront la satisfaction de faire des prisonniers à leur tour, des Hongrois en retraite. Mais ne sachant qu'en faire, ils les libéreront après les avoir délesté de leurs armes, de leur matériel et des vaches et moutons qu'ils convoaient. Le premier contact avec une patrouille de renseignement soviétique est pris le 14 janvier.

Quelques heures plus tard, à Ozdin, les Français rencontrent un bataillon de l'Armée rouge. C'est la fin de leur combat.

Le retour en France et le souvenir

En janvier 1944, l'éclatement de l'unité fit que les Français furent rattrapés par l'avance de l'Armée rouge à des dates et emplacements différents, ce qui compliqua leur rapatriement vers la France. La méfiance qui commençait à s'installer entre Soviétiques et Occidentaux n'améliora pas les choses.

Les parcours furent variés, au milieu d'une Europe encombrée de cohortes de réfugiés en tout sens. Environ la moitié des Français furent rapatriés à partir de Budapest par des avions américains. Pour d'autres, ce fut le bateau, depuis le port d'Odessa. André Ringenbach arrive ainsi en France le 15 mai 1945, Raymond Vié le 31 juillet seulement. Dès l'arrivée en France, les volontaires regagnent leurs foyers.

Lannurien est toutefois chargé de rendre compte aux autorités et d'officialiser son unité avant de la dissoudre. Ce travail n'est pas simple, son unité étant inconnue malgré la citation à l'ordre de l'armée décernée par Charles de Gaulle en décembre 1944. C'est enfin par une décision ministérielle du 22 juin 1945 qu'est créée la *Compagnie du capitaine de Lannurien*. Selon Lannurien, son travail a été facilité par l'intervention de son camarade de promotion Alain de Boissieu, futur gendre de Charles de Gaulle et à l'époque membre de son cabinet.

Des LT-35 de la Waffen-SS en action. Ils appartiennent probablement à la 8^e division SS "Florian Geyer".



Citation à l'ordre de l'armée

Décision ministérielle N°264 du 9 décembre 1944

« Le groupe des partisans français en Slovaquie, magnifique unité, issue de la volonté de reprendre les armes et de participer aux combats libérateurs d'un groupe de Français évadés des geôles allemandes, sous l'énergique impulsion du capitaine de Lannurien, du lieutenant Poupet et du sous-lieutenant Tomasi, participant brillamment aux actions des partisans en Slovaquie, harcelant l'ennemi sans répit, lui causant de fortes pertes et détruisant ses communications.

Combattant loin de la Mère Patrie, souvent isolé au milieu des forces ennemies, fait l'admiration de ses camarades russes par son ardeur au combat, son audace et ses hautes vertus morales.

Constitue un vivant témoignage du patriotisme français.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec palme ».

Général de Gaulle, Moscou, le 9 décembre 1944.

La sympathie dont les Français ont bénéficié de la part des Slovaques et le respect que leurs camarades leur témoignaient durant la guerre n'ont pas disparu avec la paix. Aujourd'hui encore, les tombes des Français sont toujours fleuries, leur souvenir n'est affecté d'aucune réserve. En URSS même, grâce à la fidélité de leurs camarades, les Partisans français ont été et sont fréquemment cités.

Cette reconnaissance a eu raison des aléas de la guerre froide : les volontaires furent ainsi invités en Slovaquie en 1949, et le gouvernement tchécoslovaque a érigé en 1956 un monument à Strečno, lieu de leurs

premiers combats. Tous les ans, lors de la célébration de l'anniversaire de l'Insurrection nationale, des cérémonies y ont lieu sous l'œil d'une garde d'honneur de l'armée slovaque, et les vétérans français y sont invités.

Les plaques apposées ailleurs sont nombreuses, Lannurien étant là-bas Georgesovi Barazerovi de Lannurienovi, comme indiqué sur une plaque inaugurée pour le cinquantenaire en juillet 1994, date à laquelle fut aussi mis en service un timbre libellé *Na Večnú Slávu Synom Francúzska* (« A la gloire éternelle des fils de France »).

Un Jagdpanzer de la division SS Florian Geyer qui participe aux combats contre l'insurrection slovaque.

De troupes allemandes à un contrôle sur une route slovaque, probablement à la fin de l'année 1944. Comme en Hongrie, la réaction allemande à la défection de l'armée slovaque sera extrêmement brutale et rapide, alors que l'armée rouge reste passive, à la porte du pays.



« Les résistants de la dernière chance »

Le titre du livre de Bohus Chňoupek est parfaitement adapté au cas de ces hommes : plutôt confortablement installés en Hongrie, libérés des contraintes des camps, ils savent que l'Armée rouge approche, que les Alliés ont chassé l'*Afrika Korps* d'Afrique du Nord, que le CEFI est déjà en Italie, bref que le Reich n'a plus d'autre alternative que la retraite et, malgré tout, ils choisissent de reprendre les armes et tirent

Cette photo exceptionnelle (bien que de mauvaise qualité) montre un groupe des combattants français qui embarque le 12 septembre 1944 à Strecno. Les trois camions ont été prêtés par, ou plus probablement « empruntés » à une brasserie de bière locale ! Les hommes semblent vêtus d'uniformes disparates, dont certains de l'armée slovaque. Au premier plan se tiennent le capitaine Forestier, adjoint de De Lannurien et qui sera fusillé en janvier 1945, et le lieutenant Lahmann, blessé le 20 octobre et dont l'avion qui l'évacuait vers Kiev sera abattu par la Luftwaffe.



collection Lannurien



Photo retrouvée dans le portefeuille de Maurice Simon et renvoyée à sa famille en 1945 par Armand Hochet, autre partisan de la Cie de Lannurien. Maurice Simon (2^e en partant de la gauche) avait noté au dos de cette photo, peut-être prise en Hongrie avant la constitution de l'unité, son pseudonyme dans la brigade : « Pottendorf ».

leurs premiers coups de feu en Slovaquie le 28 août 1944, soit peu après la Libération de Paris.

C'est vraiment leur dernière chance de se battre. Cette chance, ils la cherchent et l'espèrent depuis des années, probablement depuis l'humiliation de juin 1940. Ils la tiennent enfin, et ne la laisseront



Cérémonie organisée par les autorités slovaques à Strecno, le 28 août 2007, en présence de nombreux anciens du bataillon Foch. L'inscription du monument comporte deux versions, l'une en slovaque, l'autre en français. Sont également inscrits les noms des 57 morts de l'unité. Une cérémonie a aussi été organisée en France pour le 60^e anniversaire de l'insurrection, en 2004, avec dépose d'une plaque en mémoire des combattants à l'emplacement, bien évidemment, de la place Stefanik, dans le 16^e arrondissement parisien.

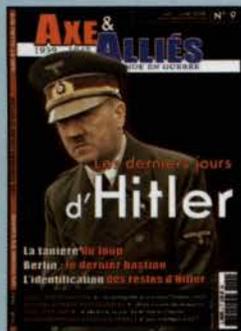


pas passer ! Dans le cas de Georges de Lannurien et de ses hommes, l'engagement dépasse les concepts classiques de patriotisme, de sens du devoir et de l'honneur militaire.

L'insurrection nationale à laquelle ils ont participé fut très bénéfique à la Slovaquie. En effet, elle a permis à ce pays de retrouver son honneur et de ne pas être en situation de « vaincu coupable » à la fin de la guerre. Il n'est donc pas surprenant que leur reconnaissance envers ces « brigades internationales » dure toujours.

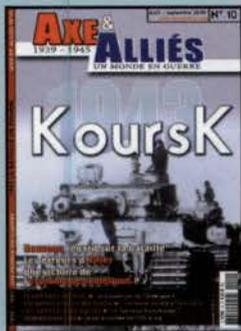
Aux côtés des combattants Slovaques, il y eut en effet des Français, des Belges, des Russes, des Polonais, des Ukrainiens, des Biélorusses, des Yougoslaves, des Tchèques, des Hongrois, une mission militaire britannique (SOE), une américaine, et d'autres nationalités. Certaines sources en dénombrent 24. Ironie de l'histoire, certains, « en face », parlaient de *Croisade européenne* pour définir leurs propres combats. ■

LE BIMESTRIEL : 5,95 € + frais de port



A&A n°9

Les derniers jours d'Hitler. Von Manstein. Offensive alliée sur la France. Rommel contre Montgomery. Les intellectuels face à mai-juin 1940



A&A n°10

Nouveau regard sur Koursk. L'espionnage soviétique. Patton. La vie mondaine des nazis. Les exactions des GI. L'Art en Allemagne.



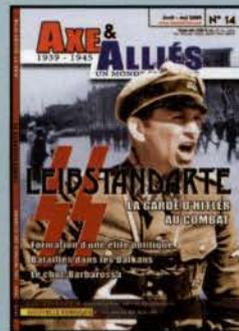
A&A n°12

Opération Walkyrie. La Légion française des combattants. Pillage des stocks US en Normandie. Bordeaux en Juin 40. «Ike» Eisenhower.



A&A n°13

Stalingrad. Le Royal 22^e Régiment. Keitel. Les chevaux de la Wehrmacht. La bataille d'Arnhem. La diplomatie hitlérienne.



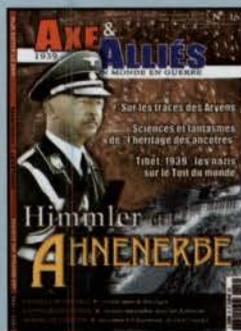
A&A n°14

Leibstandarte SS Adolf Hitler. L'or des nazis, vols et falsifications. Nouvelle rubrique : avion de légende, le Spitfire.



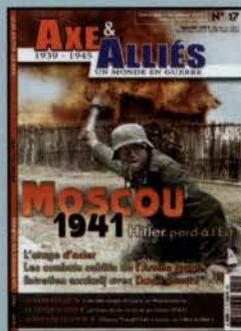
A&A n°15

La bataille de Caen. La naissance du parti nazi. Kesselring, meilleur stratège défensif de la Wehrmacht. Le Focke Wulf 190.



A&A n°16

Himmler et l'Anhenerbe. La bataille de Tarawa. Les SAS français. Le Kampfgruppe Peiper. L'Iliouchine Il-2 Sturmovik : la Mort Noire.



A&A n°17

Moscou 1941, Hitler perd à l'Est. L'armée Rouge attaque en Mandchourie. Le Maréchal Juin. Le «Chance» vaught F4U Corsair, la «tête brûlée».



A&A n°18

Dans l'intimité d'Hitler. La prise de Koufra par Leclerc. Model perd l'Ukraine. La libération de la Grèce. Le Deiwotine 520.



A&A n°19

Les offensives géantes soviétiques. La brigade Stefaniak. IG Farben et les nazis. L'échec de la sécurité collective. Le char Sherman M4.

Les numéros 1 à 8, le n° 11 et le hors série n°1 sont épuisés.



LES NUMÉROS HORS SÉRIE : 6,95 € + frais de port

A&A HS n°2



L'infanterie attaque !

L'équipement et l'organisation du fantassin de chaque pays engagé, les tactiques de combat, les casseurs de chars...

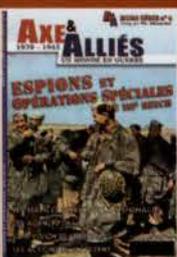
A&A HS n°3



Le nazisme, une religion ?

La construction d'une foi germanique, puis nationale-socialiste, son application à partir de 1933, ses codes, rites, son ordre noir.

A&A HS n°4



Espions et opérations spéciales du IIIe Reich

Les services secrets de la Wehrmacht, les agences de la SS, la division Brandebourg, Otto Skorzeny...

A&A DOS 01



GÖRING

Chef de la Luftwaffe, passionné d'art mégalomane, Göring sera désigné par Hitler successeur du Reich avant d'être désavoué et accusé de haute trahison.

A&A DOS 02

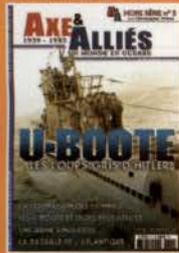


ROMMEL

De la Grande Guerre aux campagnes africaines, le parcours d'un officier brillant et exemplaire, mais qui adopta longtemps une attitude ambiguë envers le nazisme.

LES NOUVEAUX NUMÉROS HORS SÉRIE : 7,50 € + frais de port

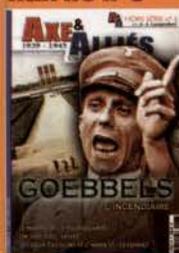
A&A HS n°5



U-Boote

Les U-Boote, une arme singulière ; la formation des hommes ; la bataille de l'Atlantique ; les chasseurs de U-boat.

A&A HS n°6



GOEBBELS

Le plus exalté, doctrinaire et cynique des complices d'Hitler. Par le contrôle total des médias et des discours d'une violence inouïe, il gravira jusqu'au dernier les échelons du Régime...

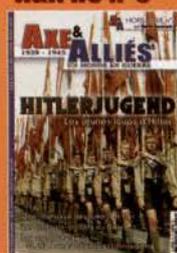
A&A HS n°7



Le front de l'est

Les principales batailles de la lutte titanesque livrée à l'Est entre l'Allemagne nazie et l'URSS. Chiffres à l'appui, les causes de la victoire soviétique.

A&A HS n°8



Découvrez notre nouveau hors série sur la Hitlerjugend page 9.

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE

EN KIOSQUE
fin septembre

7,50 €

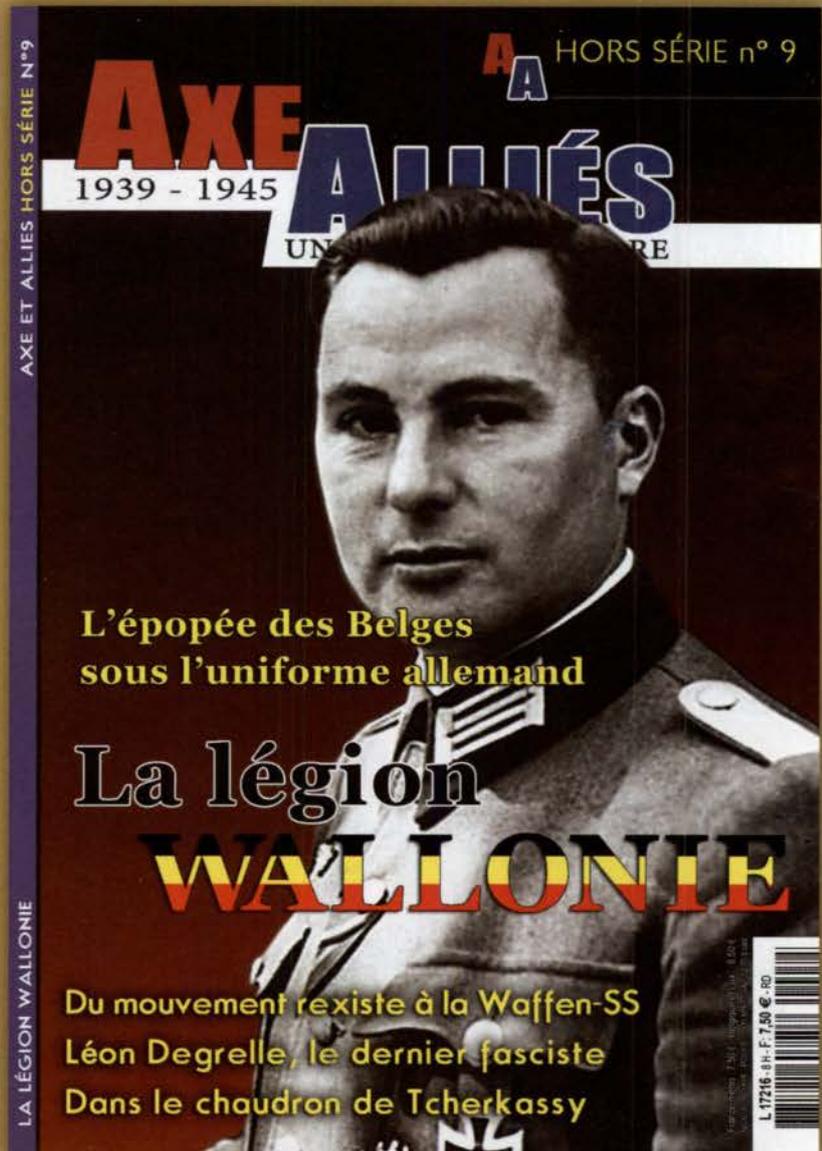
WWW.AXEETALLIES.COM

L'épopée des volontaires belges au sein de l'armée allemande, du corps franc Wallonie à la 28. SS-Freiwilligen-Grenadier-Division Wallonien.

Formée sous l'impulsion du chef rexiste Léon Degrelle, la légion Wallonie rassemblera environ 4 000 volontaires venus de Belgique. Engagée uniquement sur le front de l'Est, elle fait preuve de grandes qualités combattives à Tcherkassy, fin 1943, où elle est pratiquement anéantie. Sa notoriété tient aussi à la personnalité de son chef, le « beau Léon », figure charismatique que la propagande nazie met largement en avant.

Ce hors série exceptionnel d'Axe & Alliés revient sur les conditions de la formation des « Wallons », l'historique du mouvement rexiste, les terribles combats sur le front de l'Est et le parcours hors du commun de Léon Degrelle.

A DÉCOUVRIR EN KIOSQUE FIN SEPTEMBRE
ET EN PRÉ-COMMANDE À LA RÉDACTION



Je commande **AXE & ALLIÉS HS n°9 : LA LÉGION WALLONIE**
7,50 € pièce (+ Frais de port : 2 € pour France met. et Corse, 4 € pour autres destinations)

Nom et prénom :

Adresse :

Tel :

Code postal : Ville :

Pays : E-mail :

Je règle par chèque
(à l'ordre des "éditions du Paladin")

Je règle par carte bancaire.

Titulaire de la CB :

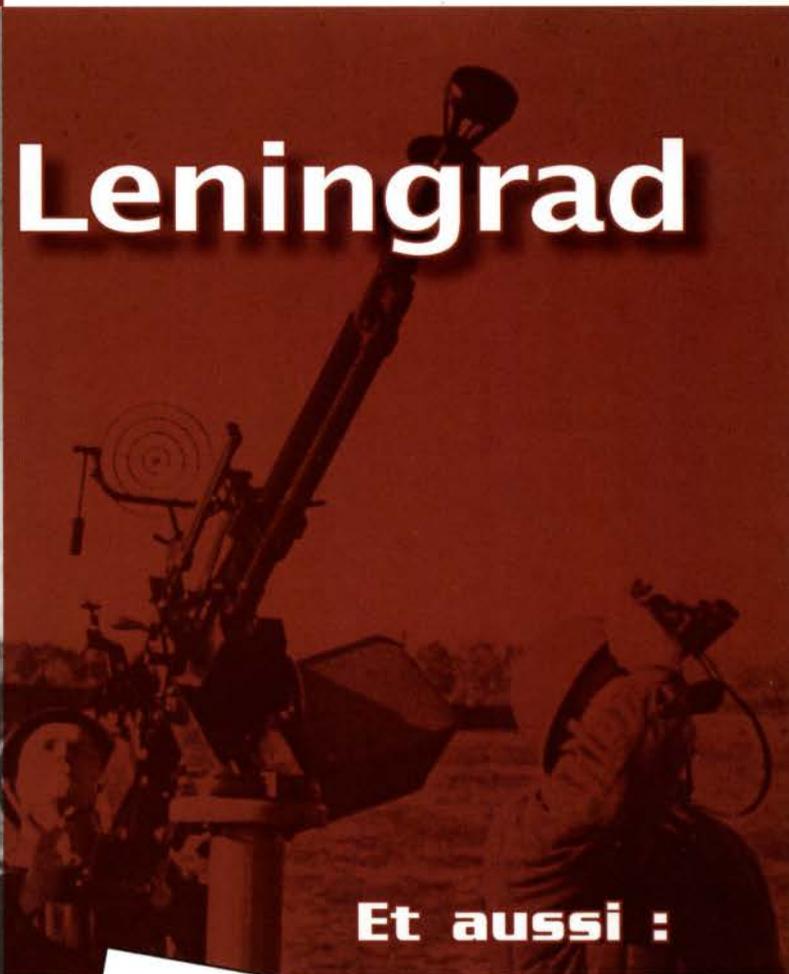
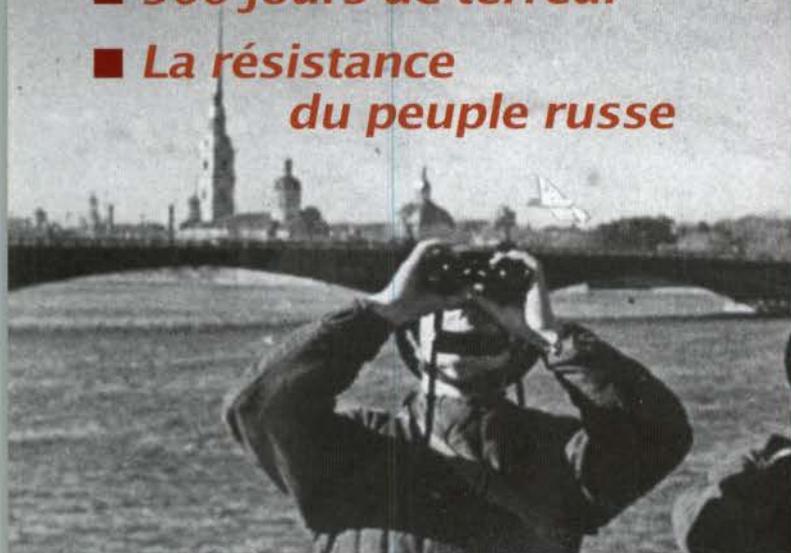
N° de carte :

cryptogramme : ___ validité : ___

Renvoyez votre commande avec votre règlement
à Axe & Alliés, 395 rue Paradis, 13008 Marseille

Le siège de Leningrad

- *La cible prioritaire d'Hitler*
- *900 jours de terreur*
- *La résistance du peuple russe*



Et aussi :

■ **La collaboration arabo-allemande et les Waffen-SS musulmans**

A partir de 1937, Amin al-Husseini, « Grand mufti de Jérusalem », se rapproche de l'Allemagne hitlérienne. L'objectif est alors d'intensifier la lutte contre les Français et les Britanniques, et cette alliance permettrait au Führer d'affaiblir les Anglais. Appelant au djihad contre les franco-britanniques, al-Husseini devient un intermédiaire privilégié entre le Reich et l'Irak, qui s'est soulevé contre l'Empire britannique. A partir de 1942, il participe activement à la création d'une division de la Waffen-SS composée de musulmans : la 13. Waffen-Gebrig-*Division der SS Handschar (kroatische Nr.1)*.



■ **Campagne de France en 1940 : une défaite inéluctable ?**

Il y a 70 ans, la France, considérée alors comme la première puissance militaire au monde, s'effondrait en six semaines. Toutes les raisons ont été évoquées pour expliquer cette stupéfiante défaite : faiblesse morale et politique, moyens militaires et stratégie dépassés, voire même complot. Mais fondamentalement, l'effondrement de la France est avant tout une défaite militaire, qui s'est jouée en quelques semaines, voire en quelques jours, sans permettre à la nation française de trouver le temps pour se défendre, comme en 1914. Alors, la France pouvait-elle gagner en 1940, et comment ?



Musée des
BLINDÉS
TANK MUSEUM - PANZER MUSEUM
Saumur

CONCOURS INTERNATIONAL DE MAQUETTES 22 & 23 MAI 2010

Démonstration dynamique de blindés
Exposition libre : Air Terre Mer
Exposition clubs et particuliers
Espace commerçants
Visite des réserves

10 mai 1940 – 8 mai 1945
L'apocalypse



1043 route de Fontevraud 49400 Saumur 02 41 83 69 95 museedesblindes@wanadoo.fr